

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

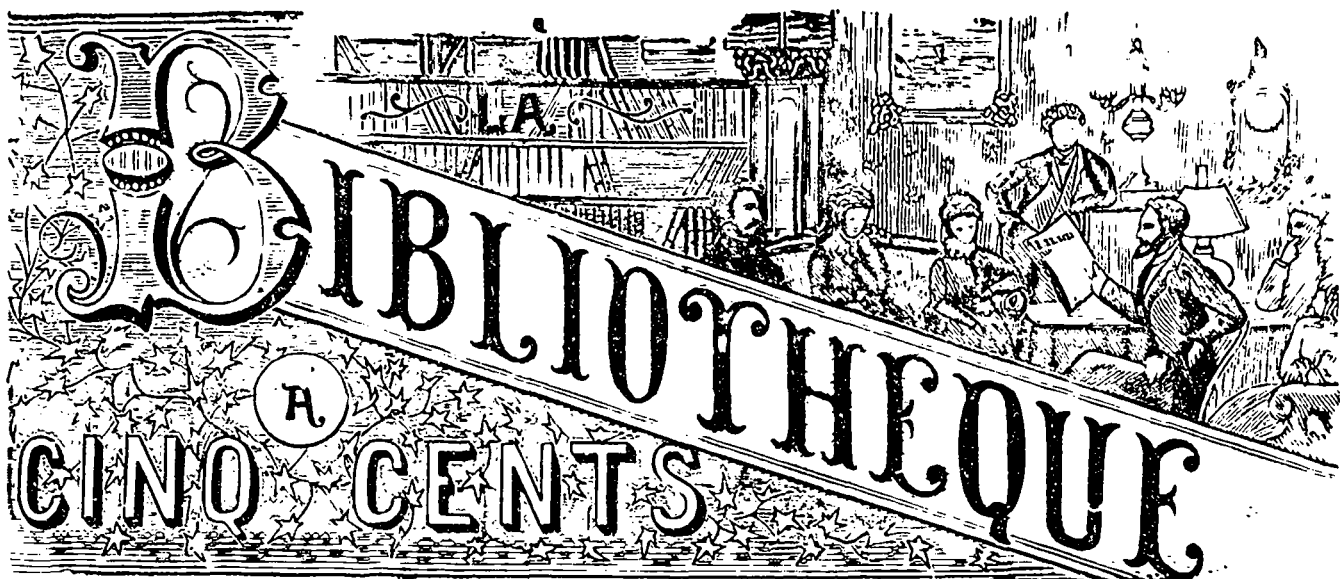
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
<i>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.</i> | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
<i>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.</i> |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i> | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									<input checked="" type="checkbox"/>		



Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 29 MARS 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 25

A LA RECHERCHE DE SON PERE

SECONDE PARTIE DES
ECUMEURS DE RIVIERES



Un café restaurant où l'on buvait beaucoup..... (page 582)

A LA RECHERCHE DE SON PERE

Seconde partie des EOUMEURS DE RIVIERES

Par PAUL SAUNDÈRE

I

COMMENT SE CONSTRUISENT ET S'ÉCOULENT LES FORTUNES

Raphaël était fils d'Antoinette Morinval et de Marc-Emile Desarceaux.

D'Antoinette Morinval, on sait à peu près tout ce qu'il est nécessaire de savoir ; c'est qu'elle était fille de Morinval, avocat et homme d'affaires, et sœur d'Alfred Morinval.

Il suffira donc de remonter sommairement jusqu'au père de Marc-Emile Desarceaux pour s'expliquer quels liens l'unissaient au feu baron de Savenay.

Après la révolution de 1830 et l'inutile tentative de soulèvement en Vendée à laquelle il avait pris part, le gentilhomme, gravement compromis, alla, nous l'avons dit, demander à la Suisse une hospitalité qu'elle accorde généreusement à tous les malheurs. Ce fut à Vevey que le conduisit le hasard.

Vevey est une fort jolie ville du canton de Vaud, et occupe sur le lac de Genève une ravissante situation.

Le baron se mit en quête d'une maison et en trouva une à son gré, qui appartenait à un habitant du pays, nommé Desarceaux.

Il se rendit chez le propriétaire. C'était un commissionnaire de l'endroit. Il s'occupait du transit des marchandises entre la Suisse, la France et l'Italie.

Le gentilhomme trouva en lui un personnage fort bien élevé, fort obligeant surtout. Grâce à lui, il put meubler presque instantanément la maison qu'il venait de louer et s'y créer un intérieur confortable.

M. de Savenay fut très reconnaissant, se lia avec son propriétaire, noua grâce à lui quelques relations, de sorte qu'au bout de deux années de séjour il était aussi à l'aise dans cette patrie d'adoption que s'il y avait toujours vécu.

Le baron et son propriétaire étaient dans la même situation, non pas de fortune, mais de famille.

Tous deux avaient une femme et un fils. Ces enfants avaient à peu près le même âge. Hector, le fils du baron, avait dix ans ; Emile, le fils de M. Desarceaux, venait d'avoir treize ans.

Ce fut principalement ce qui rapprocha les deux familles. Les deux garçons devinrent si bon camarades qu'au bout de quelques mois ils étaient inséparables.

Pendant sept ans aucun nuage ne vint troubler cette amitié. Alors surgit cette époque critique où l'adolescent se fait homme et doit songer à l'avenir.

Pour Hector de Savenay, cet avenir était momentanément bien dessiné. Il aurait un jour 25,000 francs de rentes.

Quant à Emile, l'avenir ne s'offrait pas à lui sous d'aussi riantes couleurs. Tout en jouissant d'une petite aisance, son père était resté dans les affaires et ne pouvait rien distraire de son modeste avoir pour créer à son fils une position immédiate.

Il faisait bien travailler Emile avec lui ; il lui aurait laissé même à la rigueur sa clientèle de commissionnaire, mais ce n'était pas une fortune ; c'était juste de quoi vivre. Or, Emile avait d'autres ambitions. Paris était son point de mire. Il l'avoua franchement à son père, qui ne crut pas devoir le retenir.

Emile partit donc à l'âge de vingt ans, muni de lettres de recommandation pour quelques clients que M. Desarceaux avait à Paris ; le baron de Savenay voulut y joindre la sienne, et l'adressa à son homme d'affaires, de qui jusqu'à présent il n'avait eu qu'à se louer.

Hector et Emile furent bien contraints de se séparer. Ils s'embrassèrent, et Desarceaux se mit en route.

Autant pour faire honneur au baron que confiant dans l'expérience d'un homme qu'on lui avait tant vanté, il se présenta tout d'abord chez Morinval.

La lettre M. de Savenay était conçue en termes tels que l'avocat fit le meilleur accueil au jeune étranger.

— Parbleu ! s'écria-t-il, cela se trouve à merveille.

Je vais vous donner l'adresse d'un client, qui précisément, hier, me suppliait de lui déterrer quelque part un commis bien élevé, honnête, exact, laborieux ; bref, le phénix des employés. Serez-vous ce phénix ?

— Je le serai, pourvu que l'on me donne quinze jours tous les ans pour aller embrasser mon père et ma mère.

— Vous dicterez vous-même vos conditions, dit Morinval.

A ces mots, il traça quelques lignes, les glissa sous enveloppe et écrivit : " A monsieur Lermineux, marchand de fers, 237, faubourg St-Martin, Paris.

— Voici votre affaire, dit-il en remettant la lettre à Emile. Bon courage et bonne chance !

Le jeune ambitieux se rendit aussitôt à l'adresse indiquée, un peu ahuri par tout ce bruit au milieu duquel il s'avancait. Ce fut bien pis encore quand il arriva à la porte du magasin !

C'était une vaste cour située au fond d'une grande maison percée de deux portes cochères. Dans cette cour immense, huit ou dix charrettes et camions étaient arrêtés, les uns apportant, les autres emportant la marchandise, qu'on chargeait et déchargeait avec un vacarme assourdissant. Dix garçons de peine étaient attelés à cette rude besogne. Le choc du fer, les cris des charretiers, les hennissements des chevaux, le mouvement des commis, produisaient plus de bruit en un jour qu'il ne s'en fait à Vevey dans une année.

Emile était abasourdi, mais émerveillé. C'était bien le commerce tel qu'il se le représentait. Il se hasarda dans les bureaux.

Derrière une longue grille, percée çà et là de petits guichets, il aperçut une douzaine de commis penchés sur des gros livres, inscrivant les commandes, relevant, vérifiant ou acquittant des factures. Enfin, au bout de ce long rez-de-chaussée, dans un emplacement plus considérable, il aperçut un homme seul, surveillant d'un regard intelligent ce qui se passait.

— Le maître de la maison, sans doute, pensa Emile en le voyant.

Il se dirigea de ce côté.

— M. Lermineux ? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit un homme de quarante-cinq ans, avec la plus exquise urbanité.

Emile lui tendit la lettre que lui avait donnée Morinval, et sur laquelle le patron jeta rapidement les yeux.

— Bien, fit-il, je sais de quoi il s'agit. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Il questionna le nouveau venu sur ce qu'il avait fait, et n'apprit pas sans un certain plaisir que celui qu'on lui recommandait était fils d'un commissionnaire, et possédait par conséquent certaines notions sur le commerce.

De son côté, Emile stipula ses conditions. Il demanda à être employé d'une manière active et pratique, à ne pas être assis douze heures devant le même bureau, à se mettre au courant de la valeur, de la qualité et de la provenance des marchandises.

M. Lermineux devina en lui un homme désireux de parvenir et lui accorda tout ce qu'il voulut.

Le lendemain, Emile faisait partie de la maison en qualité de commis à la vente.

— Par exemple, lui dit son patron, il ne faudra pas craindre au besoin de donner un coup de main à vos garçons de magasin. C'est vous qui l'avez voulu ainsi...

— Soyez tranquille, monsieur, répliqua résolument le jeune Desarceaux.

Le premier jour qu'il fut libre, — un dimanche, bien enten-

du.—Emile ne manqua pas d'aller faire visite à Morinval, pour le remercier d'être si heureusement intervenu en sa faveur.

L'avocat se montra sensible à cette démarche, causa longuement avec son protégé, reconnut en lui autant d'intelligence que d'activité, et lui ouvrit à deux battants les portes de sa maison.

Emile transmit à la fois ces excellentes nouvelles à ses parents et à son ami Hector, qui furent enchantés de voir ses débuts si heureusement favorisés par le hasard.

D'année en année la position du commis s'améliora. Au commencement de septembre, il ne manquait pas d'aller passer quinze jours à Vevey.

—Quand vous viendrez à Paris, disait-il à Hector, et vous viendrez bien une fois, ne fut-ce que par curiosité, n'oubliez pas que j'ai une chambre à votre service.

En effet, il avait loué un appartement composé de deux pièces et d'une antichambre, qu'il habitait depuis six ans, lorsque des événements imprévus vinrent le frapper dans ses plus chères affections.

Pendant l'hiver de 1837, qui sévit en Suisse avec une extrême rigueur, M. Desarceaux eut la fatale idée de vouloir se rendre à pied en Piémont où l'appelaient ses affaires. Vingt fois, il avait fait ce trajet à travers les montagnes et par toutes les saisons.

Sa femme et ses amis essayèrent de le détourner de sa résolution, mais il ne fit que rire de leurs craintes et se mit en route en annonçant son prochain retour.

Quinze jours se passèrent sans que l'on reçût de ses nouvelles. Sa femme, décidément inquiète, écrivit à ses clients et et à ses correspondants en Piémont. Aucun d'eux n'avaient vu M. Desarceaux.

Un mois se passa dans les mêmes incertitudes. Puis survint le dégel, qui débarrassa la montagne du manteau de neige qui la recouvrait. Dans un ravin profond, éloigné de six kilomètres au plus de la ville, des paysans découvrirent un cadavre parfaitement conservé.

Les papiers que l'on trouva dans son portefeuille ne laissaient malheureusement aucun doute : c'était le corps de M. Desarceaux.

Le bruit de cette fin épouvantable se répandit dans toute la ville, avant que l'autorité eût le temps de prévenir sa veuve du malheur qui la frappait. Ce fut un de ses voisins qui le lui apprit, croyant que la pauvre femme en était informée.

La constitution de madame Desarceaux ne put supporter un choc si violent. Elle pâlit, balbutia une ou deux paroles inintelligibles, étendit les bras en avant et tomba morte dans les bras de l'imprudent qui lui avait apporté la fatale nouvelle. L'anévrisme avait fait son œuvre.

Le même enterrement, la même fosse, réunirent les deux époux, qu'accompagnait une foule sympathique.

Ce fut Hector de Savenay qui se chargea d'instruire Emile de ces horribles événements.

" Rassemblez toutes vos forces, recueillez tous vos esprits, lui écrivait-il. Il y a des moments dans la vie où l'on n'a jamais assez de courage pour supporter le poids des lourdes épreuves que Dieu vous envoie."

Puis, après avoir sommairement esquissé la vie quelque peu aventureuse de M. Desarceaux et l'état malade de sa femme, qui n'avait jamais cessé d'inspirer les craintes les plus sérieuses, il finissait en lui apprenant le double coup qui le frappait.

" Je voudrais être auprès de vous, écrivait-il encore, pour vous aider à supporter ce terrible malheur, mais je suis contraint par la force des choses à n'user des privilèges de l'amitié que pour vous jeter la mort dans l'âme."

En effet, Emile Desarceaux demeura comme foudroyé, quand il eut achevé la lecture de cette longue épître. Il savait bien déjà que la disparition de son père avait fort alarmé sa mère et ses amis ; il n'était pas lui-même sans inquiétude à cet égard ; mais il était loin de s'attendre à la double catastrophe qui le rendait orphelin.

Pour sauvegarder ses intérêts, il fut forcé de demander un congé et de se rendre en Suisse. Là comme il n'avait plus l'intention de revoir ce pays qui lui rappelait de trop pénibles souvenirs, il réalisa la fortune de ses parents et revint à Paris avec une somme de cent mille francs nets.

Cette fois, il pouvait voler de ses propres ailes.

Il était resté en forts bons termes avec Morinval, chez qui il déjeunait presque régulièrement tous les dimanches. L'homme d'affaires avait deviné en lui l'homme laborieux, énergique, possédé d'une saine ambition ; il suivait avec intérêt cette carrière si vaillamment commencée.

Dès qu'il fut de retour à Paris, Emile lui fit connaître les résultats de son voyage, et le pria, s'il entendait parler d'une bonne affaire, de l'avertir aussitôt.

Un an après, jour pour jour, il recevait de l'avocat le billet suivant :

" Mon cher ami,

" Je compte sur vous pour dimanche matin, sans faute. Que devenez-vous donc ? Voilà un siècle que je ne vous ai vu. Venez, nous causerons de tout et de bien d'autres choses encore."

Emile fut exact au rendez-vous.

La famille Morinval était au complet. Antoinette et Alfred assistaient au déjeuner.

Quand le repas fut terminé, l'avocat prit familièrement le bras de son protégé et l'entraîna dans son cabinet.

— Depuis que je ne vous ai vu, commença Morinval, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis fort occupé de vous, et j'ai fini par dresser tout un plan que je vous demanderai la permission de vous soumettre.

— Volontiers, fit le jeune commis vivement intrigué.

— Que pensez-vous de la maison Lermieux ? interrompit l'avocat.

— J'en pense beaucoup de bien, répondit le jeune homme. Je la connais depuis six ans, je sais qu'elle est bien achalandée, qu'elle réalise de gros bénéfices et qu'elle tient la tête du commerce de Paris. Je ne me souhaiterais qu'une chose : c'est d'en avoir une semblable.

— Eh bien ! mon cher, il ne tient qu'à vous, dit Morinval.

— S'il ne tenait qu'à moi, ce serait chose faite. Malheureusement, ce n'est pas avec ce que je possède que je pourrais prendre une si lourde maison. En outre, M. Lermieux ne m'a jamais manifesté l'intention de vendre, et je crois que s'il le faisait ce serait à un prix.

— Non, pas trop cher, fit Morinval.

— Combien croyez-vous ?

— Trois cent mille francs.

— En effet, c'est pour rien, mais comment supposer...

— Il me l'a dit lui-même, parbleu ! Savez-vous que M. Lermieux a cinquante-huit ans, et ne demande qu'à se reposer ? Savez-vous en outre à quel chiffre se monte sa fortune ?

— Non, mais qu'importe ? ce n'est pas toujours avec mes cent mille francs que je puis payer sa maison.

— Assurément, mais il y a un moyen... insinua Morinval.

— Lequel ?

— C'est de vous marier.

— Moi ! je ne connais personne ! se récria Emile !

— Oh ! personne... fit Morinval en souriant, cherchez bien...

Le jeune commis le regarda avec stupéfaction. Il ne connaissait au monde que l'homme d'affaires qui eût une fille en âge de se marier. Or, Antoinette était jeune, oie, bien élevée ; son père passait déjà pour avoir une fortune de sept ou huit cent mille francs. Ce n'était pas possible ! Ce n'était pas d'Antoinette qu'il s'agissait.

— J'ai beau chercher, répondit-il d'une voix légèrement émue, je ne vois dans mes relations que des personnes tellement au-dessus de moi...

— Allons ! fit déboussairement Morinval, je vois qu'il faut vous mettre les points sur les i. Soit ! répondez moi donc franchement : comment trouvez-vous mademoiselle Antoinette Morinval ?

—Vrai ? s'écria joyeusement Emile. C'est d'elle qu'il s'agit ?

—Diable ! ricana l'avocat. Il paraît que je n'ai pas eu la main trop malheureuse. Alors nous avons de grandes chances pour nous entendre.

Emile était ébloui. Non seulement Antoinette lui plaisait au-delà de toute expression, mais il n'ignorait pas que Morinval était riche. C'était donc un mariage à son goût qui se présentait, en même temps qu'un magnifique avenir. Or, il était loin de s'attendre à pareille surprise.

—Alors, je continue, fit Morinval en souriant. Sans lui dire précisément à qui je la destinais, j'ai déjà sondé Antoinette, et je crois qu'elle a deviné que c'était de vous qu'il s'agissait. Je donnerai donc à ma fille une dot égale à votre avoir, et vous serez à la tête de deux cent mille francs le jour où vous aurez signé le contrat.

Emile ne put réprimer un geste de stupéfaction.

—Attendez, je n'ai pas fini, poursuivit Morinval. Sur ces deux cent mille francs, M. Lermineux, que j'ai confessé, consent à ne prendre que cent cinquante mille francs en vous vendant sa maison. Ainsi, comme je me charge de tous les frais qu'occasionnera le mariage, il vous restera cinquante mille francs espèces pour faire face aux besoins de la maison. Quant à l'autre moitié du prix de vente, il serait payable en dix ans et productif d'intérêts à cinq pour cent.

A ces mots, il se renversa dans son fauteuil, se croisa les bras, et regarda Emile en souriant avec finesse.

—Qu'en dites-vous ? demanda-t-il en homme qui, de longue date, a préparé son triomphe.

—Je dis... balbutia Emile, que je suis émerveillé... confondu ! J'espérais si peu un dénouement semblable qu'en vérité... Je m'imagine que je rêve.

—Vous ne rêvez pas du tout, mon ami, interrompit l'avocat. Dimanche on publiera les premiers bans et, vers le milieu de la semaine prochaine, j'aurai terminé en votre nom avec Lermineux ; vous n'aurez plus qu'à signer. Est-ce convenu ?

—Certainement, mon cher monsieur ; mais réellement...

—Allons, touchez là, fit Morinval en lui tendant la main. Vous venez à la campagne avec nous aujourd'hui, vous prenez le bras d'Antoinette, et... le reste vous regarde.

Emile avait perdu la tête. Il considérait son futur beau-père avec une stupéfaction profonde. Cependant il se remit peu à peu et son visage s'épanouit pour la première fois depuis longtemps d'une joie réelle.

Il fut fait ainsi que l'avait combiné Morinval. Antoinette devint madame Desarceaux, et la maison Lermineux passa entre les mains de son successeur.

Vingt ans se passèrent au sein de la plus parfaite quiétude. La maison Desarceaux prospérait de plus en plus. Emile avait non seulement payé son prédécesseur, mais il avait mis de côté une somme de cent cinquante mille francs. Il avait un fils, Raphaël, auquel il avait fait donner la plus brillante éducation, et à qui semblait réservé le plus brillant avenir.

Un seul nuage avait glissé dans cette vie calme et honnête. Lorsque le baron de Savenay avait réclamé aux Morinval les quatre cent mille francs qu'il leur avait confiés, il était venu se plaindre à Desarceaux de la mauvaise foi de son beau-père et de son beau-frère.

Desarceaux avait pris fait et cause pour son ami Hector, et avait insisté auprès de Morinval père et fils, en termes si formels, qu'une rupture de toutes relations en devint la conséquence inévitable.

Il recueillit amèrement le fruit de cette malencontreuse intervention. Lorsque mourut Morinval père, on fut fort étonné de ne trouver dans sa caisse que dix ou douze mille francs en argent, et une trentaine de mille francs de valeurs tellement dépréciées qu'elles ne représentaient plus guère que le dixième du capital primitif.

—Au moins, pensait-on, il reste l'hôtel que Morinval s'est fait construire.

Pas du tout ! Cet hôtel était grevé d'hypothèques absor-

bant et au-delà le prix de l'immeuble. Ainsi, d'une fortune que chacun évaluait à un million, pour le moins, on ne trouvait rien ou presque rien !

Morinval avait-il mangé cette fortune ? C'était possible ; mais où ? comment ?

Tout le monde savait à la suite de quel dissentiment la rupture avait éclaté entre Morinval et Desarceaux. Aussi l'on supposa que Morinval père, afin de punir sa fille et son gendre d'avoir pris parti contre lui, avait réalisé tout son avoir et l'avait fait passer peu à peu entre les mains de son fils Alfred.

Antoinette fut donc absolument frustrée du patrimoine auquel elle avait droit. Comme on le voit, l'amitié d'Hector de Savenay coûtait vingt-cinq mille francs de rente à Emile Desarceaux.

C'était cher. Cependant Antoinette et Emile se refusèrent à tenter la moindre action contre Alfred Morinval.

D'ailleurs, une magnifique affaire se présentait.

Desarceaux était en relations avec un des plus gros banquiers de la capitale. C'était chez lui qu'il escomptait depuis vingt ans son papier, quand il avait des échéances un peu chargées.

Un jour ce banquier, que nous appellerons M. Garneray, fit appeler M. Desarceaux dans son cabinet.

—Mon cher ami, dit-il, j'ai une affaire superbe dans les mains, j'ai songé à vous.

—Je vous remercie ; de quoi s'agit-il ?

—Je viens d'acheter les forges de X...

Le négociant, qui depuis vingt-six ans était dans le commerce des fers, connaissait trop bien ces forges pour ne pas apprécier leur importance.

—Diable ! fit-il gravement. C'est une bien grosse responsabilité pour un banquier !

—Mais aussi quinze cent mille francs, mon cher, c'est pour rien !

—En effet, c'est une bonne affaire, si vous avez un directeur intelligent...

—Je ne l'ai pas encore, mais je ne désespère pas d'en trouver un sous peu de jours, dit le banquier en souriant. Tenez, ajouta-t-il en tendant à Desarceaux une feuille de papier, voici la liste des personnes qui ont fait cette acquisition de concert avec moi.

Le négociant y jeta les yeux et lut cinq ou six noms d'une honorabilité bien connue.

A leur tête, la maison Garneray figurait pour trois cent mille francs. La lecture de cette liste produisit sur lui une impression visiblement favorable.

Le banquier, qui ne le perdait pas de vue s'en aperçut.

—Vous avez dû remarquer, poursuivit-il, que de tous ces noms pas un seul n'est en état de diriger une exploitation de cette importance.

—Je le crois bien, les forges de X... sont peut-être les plus considérables après celles du Creuzot ! fit Desarceaux.

—Aussi, continua le banquier, nous avons songé à choisir un directeur intelligent, présentant des garanties sérieuses, et surtout connaissant parfaitement ce genre d'industrie. Nous lui donnerions, outre le logement, un traitement fixe de trente mille francs par an...

—Ça les vaut bien, fit le négociant.

—En outre, comme nous désirons que ce directeur s'attelle consciencieusement à cette besogne, nous avons cru devoir exiger de lui qu'il verse une somme de deux cent mille francs, qui augmentera d'autant l'apport social. Il touchera donc sa part du dividende au prorata de ce qu'il aura versé, en dehors des appointements fixe, qu'il prélèvera.

—De sorte que, si le dividende est de dix ou quinze pour cent, il aura droit à vingt ou trente mille francs par an dans les bénéfices ! fit Desarceaux séduit par cette proposition.

—C'est bien cela, répondit Garneray. Eh bien ! comprenez-vous ?

—Parfaitement.

—Et vous acceptez ?

—Quoi ? demanda le négociant étonné.

—Comment ! vous n'avez pas deviné que c'est sur vous que j'ai compté pour prendre la direction de cet établissement ?

—Je vous sais un gré infini de votre confiance, fit Desarceaux ébranlé, mais on ne prend pas une décision comme celle là en cinq minutes, et je vous demande vingt-quatre heures...

—Vingt-quatre heures ! se récria le banquier. Ce n'est pas assez. Je vous accorde trois jours, mon cher ami.

—Il voyait bien que le négociant était déjà ébranlé. Il le congédia avec forces protestations d'amitié.

Desarceaux était en effet, fort attiré par les brillantes propositions qu'on lui avait faites. C'était la fortune pour lui, c'était un avenir pour son fils, auquel il pourrait plus tard céder la place.

Il se décida. Trois jours après il signait avec M. Garneray le traité qui le liait à jamais. Il était tranquille. Sa femme et son fils, qu'il avait consulté, lui avaient conseillé d'accepter.

Au bout de trois mois, il avait versé cent cinquante mille francs. Cependant il n'avait pas trouvé d'acquéreur pour sa maison de commerce, qu'il allait être forcé de quitter d'un jour à l'autre.

Sur ces entrefaites survint à Mons une faillite qui lui engloutit cent mille francs. En toute circonstance, c'eût été une perte assurément, mais elle eût été facilement reparable. Elle lui fut plus sensible aujourd'hui qu'il s'était démeni de tout son comptant.

Comme si la fatalité s'en mêlait, les remboursements devenaient plus fréquents et plus onéreux aux échéances. Or Desarceaux n'avait jamais laissé protester un billet qu'il avait endorsed. Donc il payait, payait toujours.

Le mois à venir était particulièrement chargé. Pour faire honneur à sa signature, Desarceaux fut obligé de négocier les valeurs qu'il avait en portefeuille. Il présenta donc trois cent mille francs de papier à l'escompte chez Garneray et Cie.

—Revenez demain, dit le caissier, qui voulait vérifier ces valeurs.

Le lendemain, quand Desarceaux arriva à la porte du banquier, il y trouva une foule menaçante, qui lisait en murmurant une affiche ainsi conçue. *Fermé pour cause de liquidation.*

Le malheureux négociant ne pouvait pas en croire ses yeux.

—Liquidation !... balbutia-t-il. Comment, la maison Garneray liquide !... Mais les cent cinquante mille francs de valeurs que je lui ai laissés hier ! Il me les faut ! mon crédit, mon commerce, mon honneur en dépendent !

Ils étaient trente pauvres diables comme lui, qui prononçaient les mêmes paroles devant cette porte fermée.

Desarceaux essaya vainement de se la faire ouvrir. Il sonna, frappa, cria son nom à tue tête... la porte ne sourcilla pas. Il rentra chez lui, écrivit à M. Garneray une lettre déchirante.

—Rendez moi au moins mes valeurs, demandait-il, j'irai les faire escompter ailleurs.

Il reçut une réponse froide et polie, qui l'assura que tout lui serait rendu " quand la liquidation serait terminée. "

Mais elle pouvait durer un an, deux ans cette liquidation ! Mais ces trois cent mille francs de papier n'en vaudraient pas cinquante dans deux ans ! Mais il n'avait plus rien pour payer ses échéances !

Il revint chez lui, et fit part à sa femme et à Raphaël du malheur qui venait de le frapper. Antoinette fit un effort surhumain. Elle alla voir son frère, Alfred Morinval, que l'on disait richissime. Elle lui exposa franchement la situation, le pria, le supplia, se traîna à ses genoux.

Morinval fut inflexible.

Antoinette se releva et sortit indignée. Cette ressource désespérée, à laquelle elle n'avait eu recours qu'à la dernière extrémité, lui échappait.

Desarceaux rassembla ce qui lui restait de valeurs, s'adressa à ses amis, et put faire face à cette échéance. Mais la suivante ? mais les autres ?...

On devine ce qui en résulta fatalement. Six mois après Desarceaux était en faillite avec un actif de quatre cent cinquante mille francs plus fort que son passif. Non seulement la maison de banque Garneray et Cie l'avait ruiné, mais elle lui fit perdre encore le prix de son fonds de commerce, qu'il avait payé trois cent mille francs auparavant, et qui aujourd'hui ne valait plus rien.

En moins d'un an, Desarceaux venait de passer de l'opulence à la misère, —pis encore, au déshonneur.

Le malheureux n'eut pas la force de survivre à cette déchéance. Il tomba malade et mourut de chagrin avant d'avoir pu même réhabiliter un nom qu'il avait jusque-là si dignement porté.

Raphaël ne perdit pas courage.

Dans un coin de son magasin, son père avait fait établir un tour que, peu à peu, il avait garni de tous les outils nécessaires. C'était dans ce réduit qu'il se délassait des soucis et des préoccupations commerciales. Son fils venait souvent lui tenir compagnie. Par esprit d'imitation d'abord, Raphaël voulut s'initier à cette distraction. La première œuvre qui sortit de ses mains, le mit en goût. Il y apporta plus d'application, étudia le dessin, lut, visita quelques ateliers, et devint bientôt plus adroit que son professeur lui-même.

Cependant il était loin d'être un habile ouvrier, quand il se décida à faire de ce métier son gagne-pain.

Mais que tenter ? La liquidation de la maison Garneray et Cie n'était pas terminée quand mourut son père. Il n'avait rien, absolument rien. Il ne voulut pas même accepter le secours que le syndic de la faillite Desarceaux offrait à sa mère.

Il s'en alla fièrement, emportant les débris de son mobilier, cherchant dans un coin ignoré de Paris une rue inconnue et des visages nouveaux. Sa mère approuva tout ce qu'il lui proposa. Tous les deux n'avaient qu'une idée fixe. c'était de réhabiliter la mémoire et le nom de Desarceaux.

Ils y réussirent ; mais à quel prix !

Raphaël acquit la preuve que la maison Garneray avait indignement abusé de la bonne foi paternelle. Les forges de X... avaient été achetées, mais n'avaient pas été payées. Les souscripteurs qui figuraient sur la liste étaient imaginaires, ou du moins n'étaient liés par aucun acte sérieux, et, en présence d'une liquidation, avaient refusé de verser le montant de leur souscription.

Bref, avec les valeurs dépréciées que restitua la maison Garneray, le syndic de la faillite Desarceaux put à peine désintéresser ce qui restait de créanciers. A Raphaël et à sa mère, il ne revint pas une obole.

Naturellement, Raphaël avait perdu beaucoup de temps à surveiller ces opérations. Aussi sa première année chez M. Carmelet fut loin d'être fructueuse. Mais que lui importait, ainsi qu'à sa mère ? Le jugement qui réhabilitait le nom de son père avait été prononcé. Il n'avait rien, mais il ne devait rien à personne ; il pouvait marcher la tête haute.

Mais le baron sentait bien qu'il n'était pas quitte de toute obligation envers les Desarceaux. Il savait pourquoi Antoinette avait été frustrée de son héritage par son père et son frère. C'était lui qui était la cause involontaire de cette ruine, et il en souffrait cruellement.

Lorsque surgit cette crise terrible qui devait engloutir en quelques mois la fortune des Desarceaux, le gentilhomme avait essayé d'intervenir et de les sauver.

Son degré d'intimité dans la maison, la confiance que le négociant avait en lui, ne lui laisserent pas ignorer dans quelle position embarrassée se trouvait le commerçant. Mais lui, ne possédait-il pas encore cinq ou six mille francs de rentes ? Il les offrit généreusement à Desarceaux.

Celui-ci le remercia avec effusion.

—Si cent mille francs pouvaient me suffire, répondit-il, j'accepterais ; mais il m'en faut le double, ou c'est fait de moi ; je refuse.

Le gentilhomme insistait encore.

—Et Berthe ? fit Desarceaux, que lui resterait-il si je la dépouillais de cette ressource suprême !

Pour sa fille, le baron se résigna à ne pas faire un sacrifice inutile. Il garda son petit avoir et Desarceaux fut perdu.

La mort de l'infortuné commerçant avait rompu le premier lien qui rapprochait le baron de Savenay des Desarceaux. Cependant le gentilhomme avait le caractère trop haut placé pour abandonner à jamais Antoinette et Raphael. Il alla donc les chercher jusqu'au fond de cette rue de Venise qu'ils avaient choisie pour tombeau.

Il y vint d'abord à plusieurs reprises, accompagné de sa fille. Il fut envers la veuve ruinée aussi poli, aussi affectueux, aussi plein d'égards que s'il se fût trouvé devant une reine. Mais il voyait bien derrière le sourire forcé de la pauvre femme quelle horrible contrainte elle s'imposait.

Peu à peu il se montra moins assidu. Plus tard, quand sa fille devint jeune personne, il se contenta de l'y envoyer sous l'escorte de Marguerite.

En effet, la visite de Berthe était toujours bien accueillie par madame Desarceaux. Elle considérait un peu comme sa fille cette orpheline qu'elle avait pour ainsi dire élevée, qui avait grandi sous ses yeux, presque dans sa maison, à côté de son fils.

Quant à Raphaël, il n'était allé chez le baron de Savenay que huit fois depuis huit ans, — le 1er janvier de chaque année.

Ainsi le baron avait eu beau s'en défendre, la misère avait fini par creuser insensiblement un abîme entre sa famille et celle des Desarceaux.

II

OU M. DE SAVENAY DONNE CARRIÈRE A SES RÉTICENCES.

Raphaël avait parfaitement compris toutes ces nuances. Dans l'affabilité avec laquelle le recevait aujourd'hui M. de Savenay il y avait un peu de bienveillance protectrice, de condescendance même.

Berthe seule se rappelait et, dans le Raphael d'aujourd'hui, voyait toujours le Raphael d'autrefois.

S'occupait-elle jadis de savoir s'il était riche ou pauvre ? Non ; il lui suffisait de le trouver bon et beau.

Elle ne pouvait s'empêcher de regarder alternativement son père et Raphael, de les détailler pour ainsi dire l'un après l'autre et d'établir une comparaison. Or, plus elle se livrait à cet examen, plus elle trouvait entre eux de ressemblance absolue.

N'employaient-ils pas le même langage choisi ? N'avaient-ils pas les mêmes manières distinguées ? Ne portaient-ils pas aussi avantageusement la même simple toilette ? N'avaient-ils pas les mêmes sentiments élevés ? A quelle échelle se mesurait donc cette indéfinissable, mais colossale distance, que les hommes établissent entre eux, suivant qu'ils sont nés de tel ou tel père ?

C'est qu'en effet, plus Berthe les considérait, plus elle trouvait que la comparaison tournait à l'avantage de Raphael. Il était plus jeune, plus beau, plus courageux même. M. de Savenay en était convenu lui-même.

Enfin, et par-dessus tout, la jeune fille ne pouvait pas oublier que Raphael l'avait vue grandir et avait eu pour son extrême jeunesse des attentions incalculables.

Quant à lui, pendant ce repas délicieux qui lui rappelait tant de souvenirs disparus, il n'avait pas cessé de regarder Berthe. Et il l'admirait si franchement qu'elle s'en aperçut et rougit jusqu'aux oreilles.

Lorsque le déjeuner fut terminé, il fallut bien s'en aller ! Raphael serra la main du baron et un peu plus fort celle de Berthe, qui ne put réprimer un léger tressaillement.

Il partit, mais ses yeux brillaient d'une joie profonde lorsqu'il franchit le seuil de la porte. Il avait maintenant la certitude de n'avoir pas perdu le cœur de celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer.

Cependant M. de Savenay n'avait pas assisté indifférent à ces mutuelles expansions des deux jeunes gens. Evidemment,

malgré le temps écoulé, la distance qui les séparait, ces enfants se souvenaient du passé et renouaient pour ainsi dire connaissance. La familiarité des anciens jours ne tarderait donc pas à revivre, si l'occasion les rapprochait encore.

Or, voilà ce que le baron aurait souhaité empêcher.

Il prit le bras de sa fille, qui demeurait rêveuse à la place où Raphael l'avait quittée, et l'entraîna dans sa chambre en caressant sa petite main blanche.

— Viens, mon enfant, dit-il avec une douceur perfide, viens, j'ai beaucoup de choses à te raconter.

— Est-ce amusant ? demanda Berthe étourdiment.

— Dame... c'est selon... répondit le gentilhomme avec embarras.

Il fit signe à Berthe de s'asseoir et prit place en face d'elle. Berthe se renversa dans son fauteuil. Il lui semblait, en dépit de l'aménité paternelle, que cet entretien ne serait pas gai.

— Nous n'allons pas beaucoup dans le monde, commença le baron, et cela pour des raisons que tu connais aussi bien moi, mais, enfin, nous y allons quelquefois. Eh bien ! dis moi : parmi les personnes que nous rencontrons, quelle est celle qui t'a le plus frappée ?

— Mon Dieu, je serais fort en peine de vous le dire, fit Berthe avec indifférence. Quand je jette les yeux autour de moi, je ne vois pas grand'chose qui m'intéresse. Les femmes, dont je ne parle que pour mémoire, puisqu'elles ne sont pas en cause, se divisent en deux classes bien distinctes : les jeunes, qui ne parlent jamais que de toilettes, de bals, de promenades, de pièces en vogue et du ténor à la mode ; les vieilles, qui ne s'entretiennent que de la cour de Louis XVIII ou de Charles X, toutes choses que je ne connais pas...

— Mais les hommes, interrompit le baron avec un peu d'impatience.

— Quant aux hommes, répondit Berthe, j'en fais trois catégories bien tranchées ; les jeunes gens, les hommes jeunes, et les hommes... mûrs.

Les jeunes n'ont guère autre chose dans la bouche que les paris qu'ils ont gagnés ou perdus pour ou contre le cheval favori, les bijoux qu'ils ont commandés, le tailleur qu'ils ont choisi, la coupe de l'habit qu'ils porteront demain. Quant à leur tenue, à voir le sans-*façon* et le débraillé qu'ils affectent, il faut que je me sache en face des plus grands noms de la noblesse française pour ne pas croire que c'est à des palefreniers que j'ai affaire.

— Très bien. Ceux-là sont donc jugés, fit joyeusement le gentilhomme, et les hommes jeunes ?

— Les hommes jeunes sont un peu plus discrets et ont un peu plus de tenue, j'en conviens ; mais le *pur sang* fait toujours les frais de la conversation. Qu'il s'agisse d'un cheval de selle ou d'un attelage, cela ne varie guère. La performance de ces animaux est leur unique souci. Ils ont détrôné le veau d'or pour mettre le cheval à sa place, et, pour parler de ce nouveau dieu, ils ont inventé un langage qui est une sorte de catéchisme auquel les profanes comme moi n'entendent rien.

Ils panachent aussi ces entretiens hippo-anglo-français des pertes qu'ils ont essuyées au Cercle, du duel de M. X... avec M. Z... D'art, de littérature, il en est si peu question dans leurs discours, qu'on les croirait de la force de celui qui reprochait à ce fainéant de sculpteur Milo d'avoir fait une Vénus qui n'a pas de bras.

— Tudieu ! quel pamphlétaire tu ferais ! s'écria le baron de plus en plus joyeux. Voyons, passons aux hommes... mûrs, comme tu dis.

— Ceux-là, c'est différent, fit Berthe, sans sortir de sa dédaigneuse indolence. Ils sont un peu revenus des joies de ce monde ; ils ne courent pas avec les jockeys, ils sont friands de scandales, ils perdent moins au Cercle, où ils ne passent plus de nuits ; ils lisent, ils savent, ils causent à peu près sensément de tous et sur tout ; ils sont élégants, prévenants, polis, aimables, spirituels quelquefois.

— Oh ! que de qualités ! se récria M. de Savenay, ravi.

— Sans doute, fit Berthe ; malheureusement ils ont un défaut.

—Lequel ? demanda le baron subitement alarmé.

—Le pire de tous, mon pauvre père ! Un défaut impardonnable, terrible, d'autant plus affreux qu'il est impossible de s'en corriger : ils sont vieux !

—Vieux, fit le gentilhomme en hochant la tête, cela dépend mon enfant. Tel homme de cinquante ans est souvent plus vigoureux et mieux conservé que tel homme de quarante ans et même de trente ans. Tout le monde n'a pas été dans sa jeunesse un Centaure, un joueur, un inutile enfin. Tu admettras bien qu'il y a des exceptions...

—Sans doute, puisque, sans exceptions, il n'y a pas de règle générale.

—Eh bien, il y a du choix, même dans ces exceptions. Ainsi, que penses-tu, par exemple, de M. de Tallerin ?

—Le plus grand bien, mon père, puisqu'il est votre ami. C'est un homme de tête et de cœur, intelligent, instruit, beau diseur, de manières exquises. Celui-là, je crois, est un gentilhomme dans la véritable tradition ; mais ainsi que je vous le disais tout à l'heure, c'est un gentilhomme de cinquante ans.

—Qu'importent ses cinquante ans, s'il est jeune de corps et d'âme ?...

—Tâchez alors qu'il le soit de visage et de cheveux...

—Mais il n'a presque pas de rides et il ne lui manque pas un seul cheveu ! s'écria le baron.

—Non, mais ses cheveux sont presque blancs et il a la patte d'oie.

—Tu es sévère, pauvre Berthe...

—Sévère, parce que je ne lui trouve qu'un défaut ! A quelle indulgence vous attendiez-vous donc ?

—Ah ! je vais te dire, mon enfant... fit gravement M. de Savenay.

Berthe se redressa. Elle comprenait que tous ces préliminaires de conversation n'étaient qu'un moyen d'arriver à M. de Tallerin, et que c'était sur lui que le baron voulait faire peser l'entretien. Elle prêta l'oreille avec une froide attention.

—Tu viens de l'entendre, ma chère petite, lui dit son père : nous sommes condamnés à vivre des mesquines ressources que la mauvaise foi d'un coquin n'a pu nous ravir. Or, tu le sais, tant qu'il ne s'est agi que de moi et des soins à donner à ta jeunesse, à ton éducation, le peu que j'ai m'a suffi, comme il me suffirait encore, si tu étais toujours une enfant : mais tu grandis et notre ruine est un fait accompli. J'ai beau me faire illusion de temps à autre, me persuader que ce papier chimérique existe encore, je sens bien que je ne suis qu'un vieil enfant, que tout espoir m'est à jamais interdit. Donc, il est raisonnable que je cherche à réparer cette brèche faite non pas à ma fortune dont je me soucie peu, mais à ton bonheur qui est mon unique ambition.

—Pauvre père ! fit Berthe émue d'une telle affection.

—Écoute-moi donc avec attention, reprit-il, car il s'agit de choses sérieuses, et revenons à notre ami le comte Agénor de Tallerin.

C'est le seul, tu le sais, que j'aie jamais admis dans notre intimité. Pour lui je n'ai pas de secrets. Il n'ignore par conséquent rien des privations que nous nous imposons, et, plus que tout autre, est à même d'apprécier les admirables qualités dont ton petit cœur est rempli.

Le comte est garçon, et riche à soixante-dix mille francs de rentes. Aussi je ne te dirai pas combien de fois, prenant en pitié notre détresse, il m'a ouvert sa bourse, en me conjurant d'y puiser sans scrupule. Naturellement, j'ai toujours repoussé ces aumônes mal déguisées. C'est alors qu'il a imaginé une combinaison qui conciliait avec ma fierté son généreux entêtement et qui surtout assurait ton avenir.

Berthe ne répondit pas. Un sourire empreint d'une légère amertume effleura sa lèvre rose.

—Agénor a cinquante ans, comme moi, continua le baron, mais personne ne les lui donnerait. Ses cheveux grisonnent un peu, c'est vrai ; mais il est grand, bien fait, élégant, porte droit le corps et haut la tête. De toute sa personne s'exhale

comme un parfum de verdure. On sent que ses membres sont souples, que ce sang est vigoureux et jeune, qu'enfin, à moins d'un accident auquel nous sommes tous exposés, le comte a devant lui trente ans au moins de robuste vieillesse.

Quant à ses qualités, je n'ai pas besoin de te les vanter. Tu en as fait une apologie telle que moi-même je serais resté au-dessous de la vérité.

Eh bien ! tu l'as deviné, j'en suis sûr, le seul projet dont je puisse me faire l'avocat auprès de toi, c'est un projet de mariage. L'entêtement du comte a vaincu le mien : Demain, si tu le veux, tu peux être comtesse, rouler carrosse et jouir d'un magnifique revenu.

—Mon père, répondit Berthe avec dignité, je suis vivement touchée de l'honneur que daigne me faire le comte de Tallerin ; mais je ne songe pas à me marier.

—Réfléchis bien, ma fille ; nous sommes en face d'une misère que rien n'atténuera jamais, puisque je suis personnellement incapable d'y apporter aucun adoucissement. Et il faut que nous vivions tous les deux de ces modiques ressources.

Tu le vois donc, ma pauvre Berthe, notre situation présente est sans issue. Nous avons juste de quoi mourir de faim notre vie durant. Eh bien ! je te le demande, est-ce vivre cela ? N'as-tu pas d'autres désirs ? Dieu me garde d'éveiller en toi de mauvais instincts ! mais mon rôle de père, mon devoir même, est de te faire sonder le gouffre au fond duquel nous nous débattons, de te bien montrer l'existence rétrécie à laquelle nous sommes voués éternellement, afin que tu tâtes ton courage et que tu sois bien sûre d'en avoir fait assez ample provision pour résister jusqu'au bout.

—J'en aurai, dit Berthe avec une résolution bien arrêtée.

—Je n'en doute pas, mon enfant, dit le baron, mais ne te fais pas illusion : repousser la main du comte de Tallerin, c'est te condamner au célibat. Nous avons contre nous deux ennemis implacables : notre naissance et notre pauvreté ; nous sommes issus d'une famille qui ne nous permet pas de déroger. Tu resteras toute ta vie mademoiselle de Savenay, sans que je puisse même te donner le titre de chanoinesse, qui conférerait jadis aux vieilles filles le droit de se rajeunir en s'appelant madame. Ainsi réfléchis, prends ton temps, et dans quelques jours...

—Dans quelques jours rien ne sera changé à ma résolution, interrompit la jeune fille avec un peu de tristesse. Je vous l'ai dit avant même que vous vous soyez fait l'avocat du comte, mon père, il a pour moi l'impardonnable défaut d'avoir plus que le double de mon âge. Je suis touchée de votre sollicitude, honorée au delà de toute expression de la généreuse recherche de M. de Tallerin ; mais je me demande en vain quels motifs l'ont provoquée ? Me suis-je jamais plainte ? M'est-il échappé parfois un mot, un soupir ?...

—Le ciel me préserve d'élever contre toi semblable accusation ! s'écria le baron avec vivacité.

—Alors, gardons la paix de notre obscurité, mon père, et, à moins qu'elle ne vous pèse, restons ce que nous sommes.

—As-tu pu supposer que de ma part il pouvait y avoir dans cette démarche le moindre calcul intéressé ? fit le baron avec un accent de tendre reproche.

—Jamais ! répondit la jeune fille. Autrement, j'aurais accepté à l'instant même la main du comte.

—Et tu la refuses ?

—Positivement.

—Sans rémission ?

—Avec tout le calme que huit jours de réflexion n'auraient donné.

—Qu'il soit fait selon ta volonté ! soupira le gentilhomme. Et surtout puisses-tu ne jamais te repentir de cette décision !

A ces mots, le baron se leva et déposa sur le front de sa fille un baiser d'adieu. Puis, lentement, à regret, comme s'il avait espéré qu'un dernier mot le rappellerait auprès d'elle, il sortit.

Berthe ne sourcilla pas. Elle le regarda s'éloigner sans que son visage trahit la plus imperceptible émotion ; mais quand la

porte se fut refermée sur elle, quand elle se trouva seule, son corps fragile s'affaissa dans le fauteuil qui le soutenait, et une larme vint peuler à sa paupière.

III

A LA RECHERCHE DE SON PÈRE

Pour n'avoir pas rencontré tout à fait chez le baron l'accueil des anciens jours, Raphaël n'était pas moins transporté de la plus folle ivresse. Il avait vu Berthe, il avait pu s'enivrer de sa présence pendant plus d'une heure, elle lui avait serré la main ; c'était plus qu'il n'en fallait pour attiser la passion dont il était dévoré.

—Ainsi, murmurait-il en regagnant l'atelier de M. Carmelet, c'est à elle que je dois tous les bonheurs que j'ai savourés aujourd'hui. Elle s'est souvenue de moi, elle n'a pas vu en moi le manœuvre d'aujourd'hui, mais le Raphaël d'autrefois, l'inséparable compagnon de sa plus tendre jeunesse...

Il ne faut pas croire, en effet, que, pour avoir pris courageusement le tablier de l'ouvrier, Raphaël avait absolument renoncé à redevenir l'homme qu'il était, ou du moins qu'il promettait d'être jadis.

Ce n'était pas le bien-être matériel que regrettait Raphaël, mais plutôt le bien-être intellectuel au sein duquel il avait vécu jusqu'à l'âge de dix huit ans.

Il trouvait bien, le soir, en rentrant chez lui, les tendres causeries de sa mère, les délicatesses de la vie de famille ; mais pendant toute la journée, il restait en contact avec des hommes grossiers, dont la brutalité et le cynisme heurtaient violemment ses goûts et ses idées.

Il se rappelait le temps où de nombreux amis venaient s'asseoir à la table de son père, où Berthe, encore enfant, s'appuyait sur son bras pour aller assister aux magiques splendeurs de la *Biche au Bois*. Lorsque ce passé lui revenait en mémoire, il n'avait qu'à fermer les yeux pour jouir par l'imagination des joies qu'il avait goûtées, car le visage de la jeune fille était inséparable pour lui de toutes ces fêtes de l'esprit et du cœur. Voilà pourquoi la gracieuse image de Berthe était restée toujours présente à sa pensée. Ce qu'il aimait en elle, ce n'était peut-être pas tant sa personne que ce passé qui lui aidait à supporter les trivialités du présent.

Aussi le cœur de Raphaël était encore en liesse, lorsqu'après avoir terminé sa journée il revint dîner avec sa mère et lui dépeignit en termes chaleureux le bienveillant accueil qu'il avait reçu. Il en fit bien un peu les honneurs au baron, mais tous les éloges, tous les remerciements s'adressaient à Berthe.

Madame Desarceaux était dans le ravissement. La joie de son fils lui avait ensoleillé l'âme. Depuis longtemps elle ne l'avait vu si gai.

—A propos ! fit tout à coup Raphaël. Et Adolphe, l'as-tu vu ?

—Non. Est-ce qu'il devait venir ici ?

—Il ne me l'avait pas promis ; mais il me semble qu'après les bontés que tu as eues pour lui, il te devait bien une visite.

—Mon Dieu ! rien ne presse, dit madame Desarceaux avec indulgence. S'il n'est pas venu aujourd'hui, il viendra demain.

—C'est probable, fit Raphaël. Et le fauteuil que je t'ai acheté, en es-tu contente ?

—Délicieux ! Je lui ai trouvé une place admirable ; là vois-tu, devant la fenêtre. J'ai travaillé toute la journée aussi mollement que dans un lit.

—Allons, tant mieux.

—C'est à ce point, continua madame Desarceaux, que je me demande comment un meuble semblable se trouvait chez Marianne Martin.

—Son fils m'a expliqué ce mystère, car je m'en étais étonné comme toi. Madame Martin a fait l'emplette de ce fauteuil dans une vente.

—Il y a longtemps alors, car le velours en est bien fané.

—Il y a dix ans environ, paraît-il, et comme tu le supposes bien, il n'était pas neuf. Aussi je compte acheter un jour quelques mètres de velours et le recouvrir en entier. Il en a tellement besoin que je suis surpris qu'Adolphe ne l'ait pas fait. Il est vrai que ce garçon est si bizarre...

—Bizarre ! en quoi ? demanda madame Desarceaux.

—Ma foi ! je serais fort embarrassé de te le dire, répondit Raphaël ; cependant il y a dans son existence quelque chose qui m'intrigue.

—Quoi donc !

—N'as-tu pas remarqué, comme moi, qu'il n'a jamais voulu donner l'adresse de ce M. Durand, chez lequel il travaille ?

—Je m'en suis étonnée comme toi, mais les raisons qu'il invoque...

—Sont mauvaises, interrompit Raphaël. Il prétend que M. Durand ne veut pas être importuné de remerciements pour les secours qu'il a fait parvenir à madame Martin. Je ne dis pas le contraire ; mais quand même cela serait vrai, je n'admets pas qu'Adolphe ait caché cette adresse à sa mère.

—Eh bien ! pourquoi l'a-t-il fait ? Car, on ne peut pas lui contester cela, il adorait sa mère.

—Ce n'est pas douteux ; mais je ne sais pas...

—Ah ! tu vois bien, tu ne sais pas. Eh bien, je ne sais pas non plus, moi ; mais il y a encore autre chose qui m'a surpris, ajouta Raphaël.

—Qu'est-ce encore ?

—Quand madame Martin est morte, quand je me suis chargé, pour ce pauvre garçon de faire toutes les démarches indispensables, je lui ai proposé d'aller chez M. Durand, de l'inviter, lui et ses ouvriers, à suivre l'enterrement de la pauvre femme...

—En effet, c'était tout naturel.

—Eh bien, il a refusé cette fois encore de m'indiquer cette adresse.

Sous quel prétexte ?

—Sous prétexte que la douleur d'un bossu est ridicule et que ses camarades se moqueraient de lui.

—Allons donc ! fit madame Desarceaux avec incrédulité.

—Je te le jure ! Aussi, depuis ce jour-là, je suis presque tenté de croire...

—Achève.

—Que ce M. Durand pourrait bien être un personnage de fantaisie, hasarda Raphaël.

—Mais ce n'est pas possible ! Et l'argent qu'Adolphe donnait de sa part à cette malheureuse femme ?

—Je sais bien ; mais cet Adolphe, que sa mère elle-même nous représentait autrefois comme un paresseux, qui ne se met au travail que le jour où il entre chez M. Durand... chez M. Durand que personne ne connaît...

—C'est vrai ! s'écria madame Desarceaux, mais alors...

—Oui, c'est précisément ce que je me demande... fit Raphaël en hochant la tête.

Madame Desarceaux demeurait grave et recueillie. Les justes observations de son fils avaient ébranlé quelque peu sa naïve crédulité.

—Voyons, fit-elle avec un geste familier aux personnes que l'incertitude trouble, tu as donc appris quelque chose ?

—Rien de plus que je ne t'ai dit, répondit Raphaël, mais cela me paraît si obscur que, si j'en avais le temps, je chercherais à faire la lumière dans ces ténèbres, et je ne réponds pas qu'un de ces matins... Oui j'en aurai le cœur net... Parbleu ! La chose est bien simple : guetter le départ d'Adolphe, le suivre et m'assurer qu'il va réellement chez un relieur qui porte le nom de Durand.

—Mais il peut n'avoir pas d'ouvrage ce jour-là, être indisposé... et, dans ce cas, il ne faudrait pas se hâter d'en conclure...

—Je recommencerais l'expérience trois ou quatre fois, s'il le faut ; mais je veux savoir à quoi m'en tenir.

—Comme il te plaira, dit madame Desarceaux ; mais c'est te donner bien du tracassé, et perdre du temps pour une chose qui n'offre pas grand intérêt.

—Tu te trompes, mère, ce garçon-là m'intéresse beaucoup, au contraire. Est-ce parce qu'il est disgracié de la nature? C'est possible. Dans tous les cas, il est de tous les ouvriers que j'ai rencontrés jusqu'ici le plus intelligent, le mieux élevé. Eh bien ! c'est précisément à cause des incontestables qualités dont il est doué que je ne lui pardonnerais pas d'avoir abusé de ma bonne foi.

—Allons, pas d'exagération ! fit madame Desarceaux. Tu n'as aucune preuve, et tant que tu ne raisonneras que sur des hypothèses, tu n'as pas le droit de condamner ce pauvre diable.

—Oh ! jo ne l'ai pas encore condamné, répliqua vivement Raphael ; au contraire, je serais fort enchanté qu'il nous eût dit la vérité.

—Alors, qu'il n'en soit plus question, dit madame Desarceaux en se levant de table. Allons faire notre promenade habituelle.

Raphael lui offrit son bras, mais ce jour-là il était silencieux et distrait. Cette heure quotidienne de locomotion lui parut un siècle. Il avait hâte de rentrer, de s'enfermer dans sa chambre, de rêver à Berthe, de s'endormir avec ce chaste souvenir que les circonstances venaient de raviver si délicieusement !

C'était également à Berthe que songeait Adolphe en se dirigeant vers Argenteuil, où l'attendaient ses compagnons.

Au bout du pont, paresseusement étendus à l'ombre de peupliers qui bordent la rive droite de la Seine, il trouva ses deux compagnons de route.

En l'apercevant, il s'étaient levés et avaient marché à sa rencontre.

Ces deux honorables voleurs se nommaient l'Amadou et Gringalet : le premier, parce qu'il prenait feu à la moindre observation ; le second parce qu'il était maigre et effilé comme un clou.

—Ah ! vous voilà, fit Adolphe. Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivés ?

—Depuis hier soir, répondit l'Amadou.

—Comment ! Où avez-vous donc couché ?

—Nous flânions par là-haut dans les vignes pour voir si la grappe s'annonçait bien, quand nous avons aperçu une maisonnette isolée...

Le bossu laissa échapper un geste d'impatience.

—Attendez donc, mon président, fit l'Amadou. Je vous jure que nous avons été bien sages, vous allez voir. Donc, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, nous apercevons une petite maisonnette, si neuve, si propre, que nous nous approchons pour nous assurer qu'elle était bien bâtie. Du beau moellon, ma foi ! Du mortier plus dur que la pierre, une bonne couverture de tuiles. Nous nous regardions, Gringalet et moi, et nous avions l'air de nous dire :

—Comme on serait bien pour *pioncer*, là dedans !...

—Dame ! mon président, ajouta l'Amadou, c'est que les nuits de mai sont un peu fraîches... En continuant notre inspection, nous arrivons à la porte ! Ah ! pour une belle porte, c'est une belle porte ! Du vrai cœur de chêne, quoi ! Mais la serrure laissait à désirer, car je n'y avais pas plutôt introduit un petit bout de fer de rien du tout...

—Tu veux dire un *monseigneur*, corrigea Adolphe.

—Oui, je sais bien que ces messieurs de la rue de Jérusalem appellent ça de ce nom-là ; mais c'est une pure calomnie, mon président.

—Vous n'y avez rien pris, je l'espère ? demanda le bossu en fronçant les sourcils.

—Pas si bêtes ! répondit l'Amadou. Nous ne serions pas ici, sans cela. D'ailleurs, il n'y avait rien dans cette maisonnette que des outils de terrassiers et un divan sur lequel, Gringalet et moi, nous avons dormi comme des bienheureux.

—Est-ce bien vrai ?

—Sur l'honneur ! jura l'Amadou avec le plus grand sérieux.

—Et personne ne vous a vus ?

—Personne. Nous sommes partis ce matin, à quatre heures et nous avons eu même la précaution de refermer la porte.

—A la bonne heure ! fit Adolphe.

Il allait faire un pas en avant quand, en examinant ses deux camarades d'expédition, il avisa aux pieds de Gringalet une magnifique paire de souliers.

—Et cela ? dit-il en les montrant ; où l'avez-vous pris ?

Gringalet rougit légèrement.

—Pris n'est pas le mot, mon président, répondit-il ; je les ai trouvés.

—Ce n'est pas sur la grande route, je pense ?

—Pas précisément, quoique la Seine soit une grande route comme une autre.

—C'est donc dans la Seine que... En effet, dit le bossu, ils sont encore tout mouillés, ces souliers. Comment cela se fait-il ? Des souliers ne flottent pas ordinairement à la surface de l'eau...

—Vous avez raison, moi, président, mais il y avait quelque chose au bout, fit Gringalet avec embarras.

—Quo ? donc ?

—Un *machabée*, mon président.

—Un noyé ! s'écria Adolphe en se reculant avec un geste d'horreur. Comment ! vous avez osé prendre ces chaussures aux pieds d'un noyé !

—Dame ! Il en avait des bons, je n'en avais pas... Sommes-nous, oui ou non, des *Ecumeurs de rivière* !... Et puis, quel tort cela fait-il ? Un feignant qui s'est suicidé quand il avait encore vingt et un frucas dans sa poche !

—Vous l'avez donc fouillé ?

—Ah oui !... c'est vrai... j'avais oublié de vous dire...

—Et vous avez gardé l'argent ?

—Oh ! non.

—Qu'en avez-vous fait ?

—Je l'ai partagé avec l'Amadou.

Le bossu était épouvanté. Le cynisme de ses camarades le révoltait.

—Mais le cadavre, qu'est-il devenu ?

—Nous l'avons repoussé tout doucement au fil de la rivière ; il doit naviguer en ce moment dans le bassin d'Argenteuil.

—Mais il fallait le retirer de l'eau, aller faire la déclaration au commissaire de police.

—Au commissaire ! s'écria l'Amadou avec une horrible grimace. Merci !

—Mais vous auriez touché la prime !

—Touché la prime ! fit Gringalet d'un air narquois. Oui. Avec ça qu'c'est facile ! il faut remplir un tas de formalités, donner ses noms et prénoms, son adresse, etc... etc... il n'y a pas de danger ! Du reste, nous nous sommes payés nous-mêmes, c'est la même chose.

—Adolphe tressaillit. Il aimait mieux ne pas insister.

—C'est bien, fit-il. Et Rissolé ?

—Nous nous sommes informés de lui, répondit l'Amadou. Ce matin, à six heures, nous étions à l'adresse que Bouteleux et Ginglard nous avaient donnée, mais Rissolé n'y était plus.

—Il est donc rétabli ?

—Non, mon président ; seulement, si vous vous le rappelez, c'est à Bezons que ce bourgeois lui a envoyé ce joli coup de fusil dans le... bas du dos.

—Oui, eh bien ?

—Eh bien, il paraît que, non content d'avoir à moitié assassiné notre camarade, l'enragé bourgeois a porté plainte et a assuré qu'un des promeneurs nocturnes avait été blessé. Par conséquent, a-t-il ajouté, il ne peut pas être allé bien loin. Aussi, il paraît que la *geidarmerie* s'en est mêlée... on devait faire des perquisitions dans les environs... Heureusement qu'un ami complaisant en a prévenu Rissolé. Tant bien que mal il s'est levé, s'est rendu sur la route et a hélé une voiture qui se rendait à Paris la nuit dernière.

—Bon, je comprends.

—De sorte, conclut Gringalet, que ce bon Rissolé doit être en sûreté à l'heure qu'il est— ce qui vaut mieux pour lui et pour nous.

— Alors, bonne chance ! et mettons-nous en route ! fit Adolphe. Ecoutez bien l'itinéraire que je vais vous indiquer. Comme partir de Bezons la Seine se divise en deux bras, vous allez prendre la rive gauche et explorer Bougival, Marly, Port-Marly. De mon côté, je suivrai la rive droite, je visiterai Carrières, Chatou et Croissy. Est-ce bien entendu ?

— Parfaitement, dit l'Amadou, d'un air suffisant.

— Et où nous retrouverons-nous ? interrogea Gringalet.

— Ce soir, au pont du Pecq, à la nuit tombante, répondit le bossu. Maintenant, n'oubliez pas le nom de l'individu à la recherche duquel nous nous attelons.

— Ah ! c'est juste ! s'écria l'Amadou.

— Il se nomme Alfred Morinval, dit Adolphe en appuyant sur chacune des trois dernières syllabes.

— Alfred Morinval ? Parfait ! répéta Gringalet.

— A ce soir ! fit le bossu.

Et les trois hommes s'éloignèrent dans les deux directions qu'ils étaient convenus de prendre.

A deux heures, Adolphe avait déjà traversé Bezons, Carrières et Chatou où il avait pris successivement de minutieux renseignements ; il désespérait de réussir, au moins dès la première journée, lorsqu'il atteignit Croissy.

A l'extrémité de l'avenue de tilleuls qui relie, le long de la Seine, l'ancien Chatou au nouveau Croissy, il aperçut deux ouvriers terrassiers portant sur l'épaule les instruments de leur profession.

— Ah ! dit l'un de ces deux hommes à son camarade, tu travailles chez M. Morinval ! Tu as une rude veine ! Tu ne pourrais pas me faire embaucher ?

Adolphe s'arrêta brusquement et sentit tout à coup son cœur battre d'une violence incroyable.

— Ma foi ! répondit l'autre ouvrier, cela ne dépend pas absolument de moi, mais si tu veux, je parlerai au jardinier...

— Tope ! fit l'autre. Si tu réussis, je paye un litre.

— Convenu, accepta le premier en lui tendant la main.

Ils se séparèrent et prirent chacun une direction opposée.

Adolphe s'attacha aux pas de l'heureux mortel qui était admis à l'insigne honneur de remuer la terre chez Morinval.

Celui-ci s'engageait précisément dans l'avenue de tilleuls qu'Adolphe venait de descendre. Le bossu la remonta avec lui, tourna à gauche en longeant le chemin de fer, et arriva au passage à niveau qui conduit à Chatou.

Au coin de la route se trouvait un café-restaurant où l'on buvait beaucoup. c'était le rendez-vous d'une société assez mêlée, mais où nombre d'ouvriers honnêtes se trouvaient les jours de paie.

— Eh ? la coterie ! cria Adolphe à l'ouvrier, qui allait franchir le passage à niveau.

A cet appel, bien connu dans les chantiers, le terrassier se retourna.

— Tiens ! s'écria-t-il. C'est encore toi, mon petit bosco ? Est-ce que c'est pas toi que j'ai aperçu tout à l'heure sous les tilleuls ?

— C'est bien moi, répondit Adolphe. J'essayais de vous rattraper, mais vous marchez d'un tel pas...

— Je crois bien ! J'ai ma femme et mes enfants qui m'attendent à la maison, et, comme c'est aujourd'hui samedi, jour de p..., je leur apporte mon magot de la semaine.

Votre journée est donc déjà finie ?

— Par extraordinaire, oui, mon petit homme... En bien ! voyons, dis vite, que me veux-tu ?

— Un simple renseignement, mon vieux. Je ne suis pas du pays, j'ai affaire à Marly et je ne sais par où passer.

— C'est pourtant pas malin. Y a un pont qui va de Croissy à Bougival. Y a même au-dessus un passeur, à la hauteur de la Hauteouillère...

— Parfait, dit Adolphe ; mais j'ai une soif de chien. Aussi, si j'osais vous offrir un verre de vin...

— Un verre, c'est pas de refus, fit l'ouvrier avec rondeur.

Adolphe l'entraîna au café et se fit servir une bouteille. Après avoir rempli les verres :

— Alors, dit-il, vous connaissez bien le pays ?

— C'est vrai que v'là dix ans bientôt que j'y demeure.

— Il y a donc beaucoup d'ouvrage, ici ?

— Pas mal, répondit l'ouvrier. L'bourgeois d'Paris achète beaucoup de terrain dans l'bas de Croissy ; il s'fait faire des jardins ; alors, vous comprenez...

— Parfaitement ; mais on ne fait pas des jardins toute l'année, fit observer Adolphe. Vous devez avoir beaucoup de chômage ?

— Pour du chômage, y en a, comme dans tous les métiers. Copendant, j'ai pas à me plaindre. J'ai pour clients les trois plus gros propriétaires de l'endroit.

— Il y a donc de grandes propriétés de ce côté-ci ?

— Certainement.

— Je croyais n'y trouver que des petites maisonnettes de rien du tout.

— Ça, faut dire qu'il y en a plus de petites que d'grandes, mais enfin il y en a des grandes. Savez-vous que celle de M. Morinval, dans laquelle je travaille, vaut au moins trois ou quatre cent mille balles !

— Vraiment ! s'écria le bossu, qui en était arrivé enfin à amener la conversation sur son véritable terrain. Il est donc bien riche, ce monsieur ?

— Il remue l'or à la pelle, tout bonnement.

— Que fait-il donc ? Est-il dans le haut commerce ?

— Lui ! Il est dans les rentes jusqu'au cou.

— Mais comment a-t-il gagné cette fortune ?

— Ah ! je ne sais pas, répondit l'ouvrier. Pourtant, on m'a dit qu'il avait été quelque chose comme avocat ou avoué.

— Est-il aimé dans le pays ? Fait-il un peu de bien ?

— Je ne vous dirais pas au juste. Ce que je vous garantis, c'est qu'il paie bien.

— Ah ! fit Adolphe très attentif.

— Oui, il n'y a qu'une voix là-dessus. Tous les entrepreneurs en sont enchantés et, pour ma part...

— Vous en êtes content ?

— J'crois bien ! Ah ! pour un brave homme, c'est un brave homme ! Et pas fier du tout. Quand il s'promène dans son jardin pendant qu'nous travaillons, il cause avec nous ; s'il fuit un peu chaud, il nous envoie une ou deux bouteilles par un *larbin*. Et quel vin ! mon p'tit bosco. T'as pas d'idée d'ça. Un velours sur l'estomac. Tiens, c'lui qu'nous buvons là n'est pas trop *gnolle*... Eh ben ! c'est d'la ripopée à côté du sien !

— C'est donc un homme généreux, bon ?...

— Généreux, je t'en réponds. Tiens : pas plus tard qu'aujourd'hui, j'travaillais chez lui. Il arrive, il nous regarde et nous dit :

— Vous avez bien chaud, mes enfants ?

— C'est vrai, patron, que j'lui réponds, mais la chaleur, faut savoir la prendre quand elle vient.

— C'est égal, dit-il, comme votre besogne est très-avancée, et comme j'attends quelques personnes, je vous donne congé pour le reste de la journée.

Alors il s'tourne vers son jardinier :

— Victor, qu'il dit, vous paierez à ces braves gens la journée entière.

Là-dessus il nous salue d'un petit geste amical, et il s'en va.

— A la bonne heure ! conclut l'ouvrier en faisant résonner son gousset bien garni. C'est ça un chic bourgeois !

Et il avala d'un trait son second verre de vin.

Le bossu se leva de table, paya la bouteille et sortit.

— Merci, la coterie, dit-il en lui serrant la main, et bonne chance ! Ainsi, au bout des tilleuls, un passeur d'abord, un pont ensuite...

— C'est bien ça. Au revoir, mon p'tit bosco ! La première fois que j'te vois, tu sais que c'est moi qui régale...

— C'est convenu, fit Adolphe en s'éloignant.

Il était tout déconcerté. Les révélations qu'il venait d'obtenir, loin d'être aussi mauvaises qu'il s'y attendait, étaient au contraire excessivement favorables à Morinval. Était ce bien du même personnage qu'il s'agissait ? C'était probable.

L'ouvrier n'avait-il pas dit que cet homme avait été dans les affaires, que c'était un ancien avocat ou avoué? Donc il n'y avait pas d'erreur possible.

Cependant, comme il ne pouvait en croire ses oreilles, il voulut s'assurer que l'ouvrier lui avait dit la vérité. Il pénétra dans l'intérieur de Croissy, s'informa partout de M. Morinval, et partout recueillit sur son compte les meilleurs renseignements.

Quelle métamorphose s'était donc opérée? Morinval était devenue populaire! Lui, l'homme d'affaires, l'amant sans foi, le père sans entrailles! Et il était riche à millions!

Il s'éloigna en haussant les épaules. Malgré le concert d'éloges qui s'était élevé de toutes parts en faveur de Morinval, le bossu conservait une arrière-pensée.

—Ce n'est pas possible, murmurait-elle. Cet homme a un but en agissant ainsi. Quel est ce but? Je le saurai.

Il avait regagné les bords de la Seine. On lui avait dit que la propriété de M. Morinval était située en amont du pont, et qu'elle avait environ trois cents mètres de façade sur la rivière. Les indications étaient si précises qu'il la reconnut avant même de l'avoir atteinte.

Il ralentit le pas et l'étudia très-attentivement. Malheureusement, le mur l'empêchait de plonger à l'intérieur son œil curieux. Il ne distinguait que la cime des arbres, de la charmille et des massifs. Cependant il atteignit une magnifique grille de fer forgé, très-délicatement travaillé, en haut de laquelle un A et un M étaient enlacés.

Cette fois, il n'y avait plus de doute, c'était à Alfred Morinval qu'appartenait cette vaste propriété.

A travers cette grille, Adolphe distingua un immense jardin. Au bout de la grande pelouse du milieu, à moitié cachée par les arbres, il aperçut une magnifique maison en pierre de taille, élevée sur un vaste et somptueux perron, auquel on accédait par de larges marches.

Tout à coup il entendit crier le sable de l'allée, en même temps qu'un bruit d'éclats de rire parvenait à son oreille.

Adolphe se jeta brusquement de côté et se colla contre le pilier dans lequel la grille était scellée.

—Oui, mes amis, disait une voix sonore, je fais de la popularité et l'année prochaine... je me présente à la députation.

—Je savais bien qu'il y avait un but, pensa Adolphe.

Le groupe des promeneurs se perdit aussitôt dans les profondeurs du jardin.

IV

QUELLE CONFIANCE AVAIENT EN EUX LES ECUMEURS

Ainsi qu'il avait été convenu, lors de la dernière réunion des *Ecumeurs de rivières*, les affiliés se retrouvèrent le jeudi suivant à l'île Saint-Ouen.

Le temps semblait favoriser ce nouveau conciliabula. Dans la même prairie où ils s'étaient assis huit jours auparavant, les écumeurs se préparèrent à un frugal repas.

Ils étaient arrivés par petits groupes de deux ou trois, et ne s'étaient rejoints qu'après avoir interrogé des yeux la profondeur de l'île.

Tant de précautions n'étaient pas superflues. Depuis longtemps la police était en éveil. Tous les jours on pouvait lire dans les fuits-divers l'histoire de quelque pêcheur dévalisé, de maison riveraine pillée, de canots et de filets disparus, et même de quelques assassinats commis dans des circonstances à peu près identiques.

La police s'agitait, furetait. Déjà plusieurs maraudeurs avaient été pris et condamnés, mais il ne s'agissait que de personnalités déjà connues de la justice, et non pas encore de la bande organisée dont on soupçonnait l'existence.

La bande des écumeurs sentait bien que dame Police ouvrait ses yeux terribles, et elle les évitait avec une rare perspicacité.

Tous ou presque tous avaient été d'une exactitude scrupu-

leuse. Beaucoup avaient devancé l'heure. Bientôt la bande se compléta. Un seul manquait à l'appel; c'était le président nouvellement élu. Il est vrai que neuf heures n'avaient pas encore sonné.

A la tête des plus mécontents se trouvait Bouteleux.

—Huit jours inutilement perdus... murmura-t-il de sa voix enrouée. Ce satané petit Apollon se moque bien de nous, ma parole d'honneur! Oh! mais ça ne peut pas durer, et quand je devrais donner ma démission... pas vrai Ginglard?

—Ça, c'est vrai, répondit celui-ci. On peut dire que c'est dur de trimer pour rien pendant toute une semaine. Si encore on avait fait quelque petit coup par ci par là...

—Ah! bien oui! grogna Bouteleux, monsieur Mayeux nous avait recommandé la prudence... La prudence, oui, j'en veux bien... C'est bon quand on a quelque chose dans le ventre; mais dame!... quand il n'y a rien...

—Enfin, nous allons voir, fit Ginglard. Peut-être a-t-on trouvé tout de même...

—Qui trouvé? Tu n'as donc pas entendu les camarades? Il n'y en a pas un qui ait seulement mis la main sur un haricot.

—Oui, mais Adonis n'a pas encore paru. Je parie qu'il nous garde une surprise pour la bonne bouche.

—Tu crois ça, toi? fit Bouteleux en haussant dédaigneusement les épaules. Eh bien! mon garçon, tu peux attendre.

—Qu'en sais-tu?

—Je n'en sais rien, mais tu verras. C'est vrai ça, mais vous en êtes tous coiffés de votre bosco. Il n'y a que moi qui vois clair dans cette affaire là. Rappelle-toi bien ce que je t'ai dit, Ginglard, au sujet de cette histoire qu'il nous a contée l'autre jour.

—Que c'était sa propre histoire? fit Ginglard avec incrédulité.

—Oui, sa propre histoire, insista Bouteleux. Je le guignais du coin de l'œil, et je n'apercevais qu'il se pâmait comme une carpe en parlant de sa mère; car, tu as beau dire, c'était de sa mère et de lui qu'il nous parlait. On n'y va pas comme ça de sa larme quand il s'agit d'un ami.

—Ça prouvait déjà qu'il a bon cœur, fit observer Ginglard.

—Eh! qu'importe! s'écria Bouteleux avec humeur. Est-ce avec son bon cœur que nous nous referons l'estomac?

Il n'avait pas achevé, qu'il aperçut au milieu des foins en fleurs une tête qui s'avancait rapidement.

—Tiens, fit-il en poussant Ginglard du coude, voilà sans doute Apollon qu'arrive, attention!

Quelques minutes après, Adolphe faisait, en effet, son apparition au milieu de la bande des Ecumeurs.

Il fut salué par de bruyants hurrahs. Evidemment, c'était de lui seul qu'on espérait quelque chose.

Il prit place au milieu d'eux.

—Diable! fit-il avec un sourire un peu contraint, nous sommes au complet. Déjà! il n'est cependant pas encore l'heure. N'importe: procédons par ordre.

Bouteleux, je te donne la parole.

—Oh! mon sac ne sera pas long à vider, répondit Bouteleux avec humeur. Sur tous les bords de la Marne, Ginglard et moi, nous n'avons trouvé qu'un Morinval. Il se nomme Désiré, il est ferblantier, il n'a pas le sou. Sa maison est une mauvaise bicoque de carton.

—Passons, dit le bossu. Ce ne peut pas être celui que nous cherchons. A ton tour, Clef-des-Cœurs.

—Moi, fit celui-ci, j'ai battu les bords de l'Hyères pendant huit jours sans déterrer le moindre Morinval.

—Et vous, mon président, s'écria Bouteleux, vous qui aviez pris la Seine, vous aviez de la marge. Vous n'avez donc rien trouvé non plus?

—Non, répondit Adolphe sans sourciller. L'Amadou, Gringalet et moi, nous avons infructueusement descendu la Seine jusqu'à Meulan, et ils vous diront si nous avons bien cherché! Les indications que l'on avait données à mon ami sur la résidence de ce personnage étaient sans doute erronées.

—Et en attendant, qu'allons-nous faire? demanda Ginglard.

Car enfin, mon président, et sauf le respect que je vous dois, votre ami s'est moqué de vous ; sans cela dix hommes comme nous n'auraient pas manqué de mettre la main sur ce Morinval.

—Le fait est que j'ai bien cru un moment être sur la piste, dit l'Amadou.

—Toi, interrogea Bouteleux. Où donc ?

—A Bougival.

—Y a donc quelqu'un dans ce pays-là qui porte le même nom ?

—Pas à Bougival, Gringalet est là pour vous certifier que nous avons fouillé le pays dans ses moindres recoins ; seulement, en buvant un coup avec un pêcheur, nous lui avons demandé s'il ne connaissait pas un monsieur Morinval.

—Eh bien ? fit Bouteleux vivement intrigué.

—Eh bien ! il nous a répondu que ce nom-là ne lui était pas inconnu, et qu'il lui semblait bien que ce monsieur habitait de l'autre côté de l'eau.

—Du côté de Croissy, alors ?

—Probablement, répondit l'Amadou ; mais faut croire qu'il se trompait, cet homme, puisque c'est le président en personne qu'a fait Croissy.

—Il n'a peut-être pas bien cherché, hasarda Bouteleux.

—J'ai si bien cherché, répondit Adolphe en pâlisant légèrement, que je puis vous donner maison par maison le nom de tous les habitants de Croissy.

Bouteleux ne répliqua pas, mais il ne paraissait que médiocrement convaincu.

Quant aux autres affiliés, à peine avaient-ils fait attention à l'incident soulevé par l'Amadou.

Bouteleux alla silencieusement s'asseoir sous un énorme peuplier d'Italie, au pied duquel il s'étendit, et Ginglard vint presque immédiatement se placer à côté de lui.

Alors les écumeurs se mirent en devoir d'attaquer les provisions qu'ils avaient apportées.

Adolphe poussa un soupir de satisfaction. Il avait déroulé les recherches de ses camarades : c'était tout ce qu'il demandait.

—Qu'allons-nous faire à cette heure ? demanda Gringalet, tout déconfit.

—Nous allons reprendre le cours de nos opérations ordinaires ; jusqu'à ce que je découvre le moyen de vous dédommager du temps et de l'argent que je vous ai fait perdre, répondit Adolphe.

—C'est ça, fit Ginglard avec humeur. Et la police qui nous surveille finira par nous pincer.

—Alors, trouvez autre chose, choisissez un autre chef, dit le bossu. Si c'est ma démission que vous souhaitez, je vous la donne de grand cœur...

—Ma foi !... balbutia Ginglard.

Mais au même instant, il reçut dans le dos un coup de poing.

—Veux-tu te taire, animal ! recommanda Bouteleux à voix basse.

Ginglard devina que son ami ruminait une nouvelle machination.

—Ma foi !... reprit-il avec une insouciance affectée, je n'y tiens pas plus que ça. Nous n'avions déjà pas tant à nous louer de Rissolé...

—Oh ! mon Dieu, non ! ajouta tranquillement Bouteleux. Aussi, mon petit Apollon, que ce soit toi ou un autre qui soit notre président, c'est toujours tout de même, puisque nous mettons nos idées en commun.

—En ce cas, restons comme nous sommes, fit l'Amadou.

—Alors, dans huit jours ici comme à l'ordinaire, n'est-ce pas ? proposa Bouteleux qui paraissait pressé d'en finir.

—Soit ! fit Adolphe, enchanté de voir avec quelle facilité tout s'arrangeait.

—Eh bien ! mon président, tu n'as plus qu'à lever la séance, ricana Bouteleux.

—Je la lève si bien que je m'en vais, répondit le bossu sur le même ton.

Et il s'éloigna, suivi de la moitié des *Ecumeurs*.

Bouteleux et Ginglard demeuraient immobiles à leur place, nonchalamment étendus dans l'herbe.

Gringalet et l'Amadou semblaient hésiter sur le parti qu'ils devaient prendre. Enfin, le premier parut se décider et fit quelques pas en avant ; puis, s'apercevant que l'Amadou ne le suivait pas, il se retourna.

—Eh bien ! demanda-t-il. Tu ne viens pas ?

L'Amadou allait le rejoindre, lorsque Bouteleux se souleva à moitié.

—Ne bouge pas ! lui dit-il, nous avons à causer. L'Amadou comprit à demi-mot.

—Non, répondit-il à Gringalet, je vais faire un somme.

—Alors, bonne nuit ! fit Gringalet, qui disparut bientôt sous les grands arbres.

A mesure que ses camarades se perdaient dans le lointain, Bouteleux se soulevait de plus en plus pour les suivre du regard. Enfin il se dressa définitivement sur son séant et fit signe à ses deux amis de se rapprocher.

—Mes petits agneaux, commença-t-il, cette affaire-là n'est pas claire. Il faut absolument que nous en ayons le fin mot.

—Comment ! se récria l'Amadou. Qu'est-ce que tu crois donc ?

—Je te dirai ça tout à l'heure ; mais, avant tout, il faut que tu nous racontes ce que tu as fait avec Gringalet et le petit Bossu.

—Nous avons parcouru les deux rives de la Seine pendant huit jours, depuis Argenteuil jusqu'à Meulan.

—Oh ! tu vas trop vite, mon bonhomme ! Arrêtons-nous seulement à Bougival. Tu nous disais tout à l'heure avoir rencontré là un pêcheur qui connaissait le nom de Morinval.

—C'est la vérité.

—Et, ajouta-t-il, il doit demeurer de l'autre côté de l'eau, c'est-à-dire à Croissy.

—C'est bien ça.

—Eh bien ! sur ce renseignement-là, y êtes-vous allés à Croissy ?

—Non, puisque le président suivait la rive droite, ça ne me regardait pas, répondit l'Amadou.

—Vous avez fait une boulette, j'en ai bien peur, mes enfants. Et comme je tiens à m'en assurer, nous allons retourner à Croissy dès aujourd'hui. Seulement, comme c'est toi qui nous a mis sur la voie, mon p'tit l'Amadou, je n'ai pas voulu y aller sans te proposer de venir avec nous. En es-tu ?

—J'irai, répondit résolument l'Amadou, mais à condition que tu me diras...

—Eh ! parbleu ! je te dirai tout ce que tu voudras, dit Bouteleux en se levant, mais partons !

Aussitôt les trois écumeurs se mirent en route.

—Voyons, fit l'Amadou, dis-nous ton idée, mon bonhomme ?

—Mon idée, la voilà ; je l'ai déjà dite à Ginglard, je suis persuadé que le bossu nous a mis dedans, et qu'il ne voulait pas obtenir de nous autre chose que l'adresse de Morinval. S'il ne nous la donne pas, c'est qu'il veut garder pour lui le gâteau tout entier.

—Plus souvent ! protesta l'Amadou.

—Ne t'enflamme donc pas ! interrompit Bouteleux ; il y a bien d'autres choses encore que tu ne sais pas. Te doutais-tu que ce Morinval est le père du petit Adonis ?

—Si c'est vrai ! s'écria l'Amadou stupéfait.

—J'en suis sûr, moi, continua Bouteleux. Je ne prétends cependant pas que Dodophe veuille hériter de lui, ou faire reconnaître sa bosse ; mais il voudrait faire chanter papa, que ça ne m'étonnerait pas.

—Voyez-vous cette petite canaille-là !

—Eh bien ! poursuivit Bouteleux, je soutiens que si Dodolphe nous a menti, il s'est mis hors la loi des écumeurs et nous donne le droit d'en faire autant. Il veut garder pour lui tout seul ce que nous devons partager en dix ; tant pis pour lui et tant mieux pour nous ! Nous ferons le coup à trois, s'il y a un coup à faire, ça vaudra mieux que de le laisser au petit

bosco, ou d'être dix à s'en partager les morceaux. N'est ce pas votre avis ?

—Des pieds à la tête, approuva Ginglard avec vivacité.

Tout en devant, les écumeurs suivaient la rive droite de la Seine. C'était pour eux un chemin si familier qu'ils en connaissaient chaque maison, chaque arbre, et pour ainsi dire chaque brin d'herbe.

Quand il entrevit les premières maisons de Chatou, Bouteleux pressa le pas. Il lui tardait d'arriver. Il ne daigna pas s'arrêter dans le village pour prendre langue, il se dirigea immédiatement vers Croissy. Mais lorsqu'il eut traversé le chemin de fer, qui sert de limite toute naturelle aux deux pays, sa vieille prudence se réveilla.

—Parbleu ! c'est le grand jardin que vous voyez là-bas sur la berge. Il y a là une belle grille avec des lettres en or au milieu.

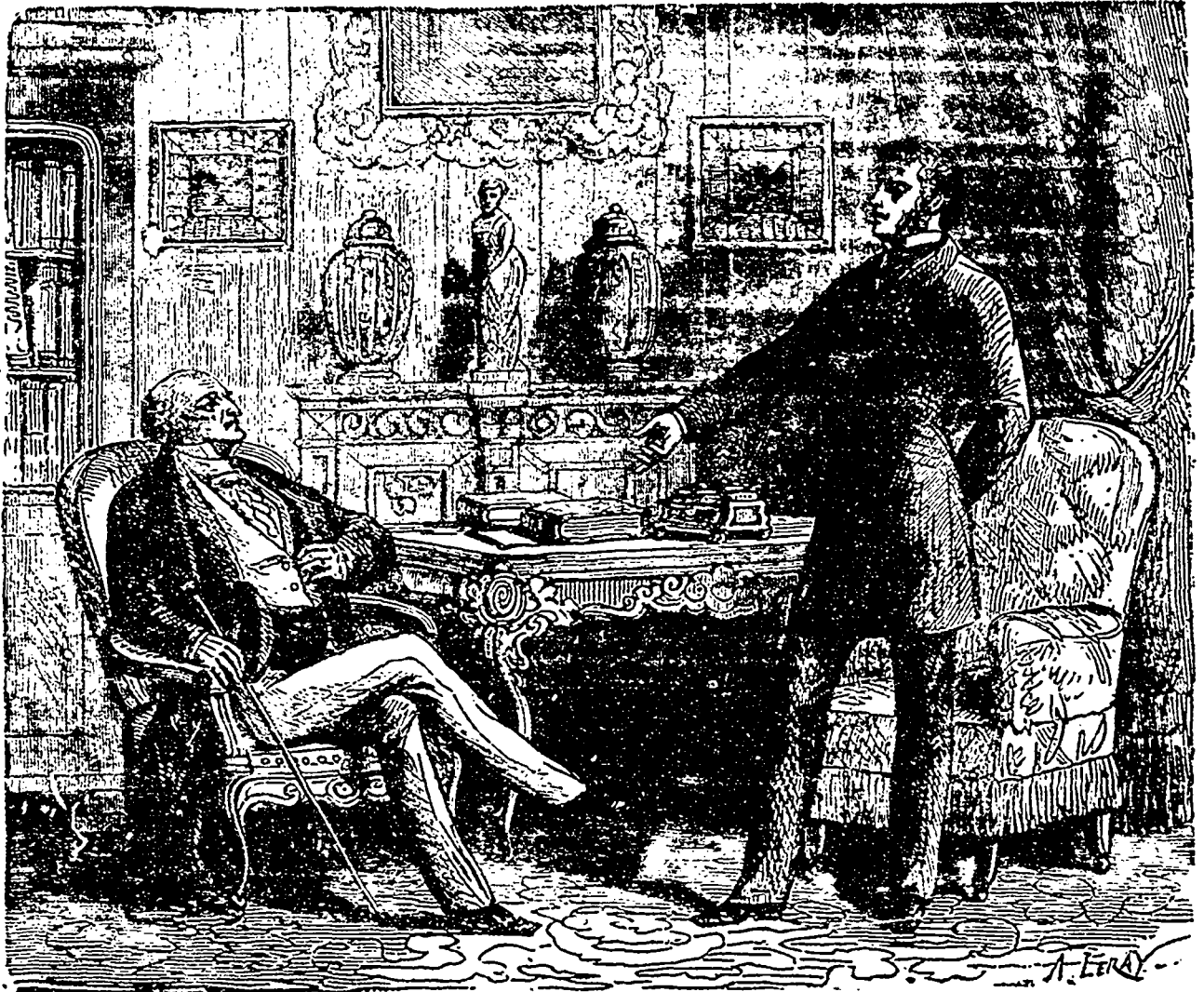
—Tu es un ange, dit Bouteleux. Va, mon garçon.

Il le congédia avec une petite tape sur la joue, et se retournant vers ses deux camarades :

—Quand je vous le disais... fit-il d'un air triomphant.

Ginglard et l'Amadou n'en revenait pas.

—Et maintenant, attention ! recommanda gravement Bouteleux. Allons reconnaître la maison. Ce soir nous viendrons prendre des renseignements plus précis, ajouta-t-il avec un coup d'œil significatif.



A ces mots Raphaël se leva..... (page 592)

En conséquence, il gagna le bord de l'eau, le long duquel il errait fort embarrassé, lorsqu'il aperçut un enfant de dix à douze ans, qui mordait à belles dents dans une tartine de fromage à la crème. L'enfant était seul. Par son costume, il appartenait à une famille d'ouvriers ou de paysans.

—Mon petit ami, dit-il, on essayait de donner à sa voix de rogomme une inflexion caressante, connais-tu M. Morinval ?

—Morinval, répéta l'enfant avec beaucoup d'attention. C'est le monsieur chez qui papa travaille.

—Alors, tu sais où il demeure, ce M. Morinval ?

—Cette bêtise ! puisque j'en viens.

—C'est juste. Tu pourrais même nous indiquer sa maison ?

Cinq minutes après, il se trouvait devant la grille que l'enfant leur avait signalée.

—Diable ! c'est du chenu ! murmura l'Amadou d'un ton connaisseur.

A peine s'arrêtèrent-ils un instant, dans la crainte d'attirer l'attention. Cependant ces quelques secondes leur suffirent pour reconnaître l'emplacement de la maison.

Prudemment, ils poursuivirent leur route, traversèrent le pont et allèrent s'étendre dans l'île.

Ils attendirent la nuit avec impatience. Vers neuf heures, ils étaient de nouveau en présence de la grille.

—Fant-ô ! demanda ironiquement Ginglard en faisant mine de l'escalader.

—Un instant ! répliqua Bouteleux. Si j'en juge par l'étendue de cette propriété, il doit y avoir une petite porte secrète. Faisons le tour du parc.

Ils commencèrent alors de sérieuses investigations, longeant les murailles et gardant un silence absolu.

Ils contournaient depuis un instant le mur de derrière qui donnait sur la campagne, lorsqu'ils distinguèrent une petite porte verte. Ils s'arrêtèrent et prêtèrent attentivement l'oreille.

Aucun bruit ne se faisait entendre.

Bouteleux tira alors de sa poche un imperceptible morceau de fer qu'il introduisit dans la serrure. Il jouait du monseigneur avec une telle habileté qu'au bout trois ou quatre tentatives, la porte s'ouvrit et tourna sur ses gonds.

Il risqua deux ou trois pas, écouta de nouveau... Partout régnait une profonde tranquillité.

De massif en massif, les trois explorateurs parvinrent à cinquante mètres de la maison. Abrisés par le feuillage, ils distinguèrent les lumières et surveillaient les allées et venues des domestiques.

Ils demeurèrent patiemment en observation, virent s'éteindre les lumières, et, alors seulement se risquèrent dans la partie découverte, au milieu de laquelle était située la maison.

Lorsqu'après en avoir fait le tour, ils se trouvèrent devant la façade principale, ils reculèrent involontairement. Au rez-de-chaussée, à l'extrême droite, on apercevait de la lumière à travers les persiennes closes.

Pourtant, au bout de quelques instants, Ginglard osa s'aventurer jusque-là. Il jeta un coup d'œil à travers les lames des persiennes, et distingua un homme de cinquante ans, au front chauve, aux cheveux grisonnants, assis devant un bureau d'ébène, le visage éclairé par une lampe couverte d'un abat-jour.

Il avait la tête appuyée dans la main droite, mais ses yeux noirs, loin de se diriger sur le livre ouvert devant lui, plongeaient dans le vide avec une persistante fixité. Son visage reflétait un insurmontable ennui et pour ainsi dire un découragement profond.

—Est-il possible de s'ennuyer quand on est si riche que ça ! pensa Ginglard.

En même temps, il faisait un rapide inventaire du mobilier de ce cabinet. Une large bibliothèque couvrait tout le panneau de droite, auquel cet homme tournait le dos. En face de lui des chaises de bois noir couvertes de cuir naturel, et dans le coin gauche, scellée dans le mur par des attaches puissantes, une caisse de fer, dont l'armature et les cuivres luisaient au fond de l'obscurité dans laquelle elle semblait reléguée.

A partir de ce moment, les yeux de Ginglard n'eurent plus de regard que pour ce meuble.

Cette contemplation ne fut pas de longue durée. Vers onze heures, Morinval s'arracha à sa rêverie, prit sa lampe et se leva. Il traversa la pièce voisine, atteignit le vestibule, franchit le premier étage et, revenant sur ses pas, traversa en sens inverse les appartements du premier pour gagner la pièce située à l'angle de la maison, juste audessus du cabinet.

—Diable ! murmura Ginglard, sa chambre est bien près de son cabinet... Il est vrai qu'il y a pas mal de chemin à faire pour aller de l'une à l'autre... Aussi, on pourrait peut-être dès ce soir...

Mais la lumière demeura allumée dans la chambre jusqu'à une heure si avancée que les trois écumeurs furent forcément contraints de remettre au lendemain l'expédition projetée.

V

HISTOIRE D'UN FAUTEUIL

Le matin de cette même journée, Adolphe rentra chez lui. Quand il revit cette chambre où sa mère était morte, quelques jours avant, il se sentit pris d'un remords déchirant. Il se

jeta à genoux devant le lit vide et se prit à pleurer. Alors, le cœur pour ainsi dire rafraîchi par la rosée de larmes, il se releva pour mettre un peu d'ordre dans cette pièce qu'il avait abandonnée depuis huit jours.

Presque au même instant, on frappa à sa porte.

—Entrez ! cria-t-il avec un étonnement mêlé de crainte.

Mais son visage se dérida lorsqu'il vit entrer Raphaël.

—Vous ? s'écria-t-il, en lui tendant les deux mains à la fois, c'est vous !

Il prononça ces mots d'un ton singulier. On aurait dit qu'il éprouvait une joie ineffable à se trouver enfin en présence d'un honnête homme.

—Sans doute, c'est moi, fit Raphaël. Mais d'où venez-vous donc ? Voilà huit jours que je ne vous ai vu.

—Je viens de faire un voyage, répondit Adolphe qui s'attendait à cette question.

—Un voyage ! vous ! Où donc ?

—Aux Mureaux, près Meulan, chez un parent de ma pauvre mère, et comme je ne suis pas très-riche, j'ai fait le voyage à pied.

—Ah ! je ne savais pas que vous eussiez des parents de ce côté. Etes-vous satisfait du résultat de votre voyage ?

—Oui, je vous remercie.

—Alors, vous allez reprendre votre état ?

—Dès demain. Pour aujourd'hui, je me repose.

—Vraiment ! fit Raphaël. Et vous n'avez rien à faire ?

—Absolument rien.

—En ce cas, vous allez m'aider.

—Je ne demande pas mieux. A quoi ?

—A recouvrir le fauteuil que vous m'avez cédé.

—Je suis tout à votre service.

—J'ai acheté ce matin la quantité de velours dont j'avais besoin ; j'ai déjà arraché celui qui le recouvrait, battu le meuble à tour de bras ; il ne me reste plus qu'à tendre et à clouer mon étoffe. Or, comme je ne suis pas un tapissier émérite, j'étais fort embarrassé, lorsque je vous ai entendu marcher au-dessus de ma tête. L'idée m'est venue de vous demander votre concours.

—Et vous avez bien fait, dit chaleureusement Adolphe. Bien plus, comme le bruit que nous ferons en plantant nos clous pourrait incommoder Mme Desarceaux, transformons ma chambre en atelier, apportons-y ce qui nous est nécessaire, et mettons-nous à l'œuvre.

—Eh bien ! j'accepte.

A ces mots, les deux jeunes gens descendirent. Pendant que Raphaël chargeait le lourd fauteuil sur sa tête, Adolphe faisait un paquet de l'étoffe, des clous et des outils indispensables.

Dix minutes après, ils étaient installés dans la chambre du bossu.

—Mais j'y pense ! fit tout à coup Adolphe, comment se fait-il que vous, monsieur Raphaël, vous, le modèle de l'exactitude par excellence, vous ne soyez pas à l'atelier aujourd'hui ?

—Pour une raison bien simple, c'est que M. Carmelet m'a donné congé.

—Congé ! en l'honneur de quel saint ?

—Ce n'est pas en l'honneur d'un saint, c'est en l'honneur d'un ancien ami de mon père.

—Qui l'a sollicité pour vous ?

—Pas le moins du monde. Seulement, ce monsieur est devenu, grâce à moi, le client de la maison Carmelet.

—Eh bien ? fit Adolphe, qui ne comprenait pas encore.

—Oh ! mon cher, c'est toute une histoire, dit Raphaël en souriant. Faut-il vous la raconter ?

—Racontez, s'il n'y a pas d'indiscrétion de ma part à insister. Cela nous fera passer le temps.

—Eh bien ! commença Raphaël, en disposant son velours qui était taillé d'avance, figurez-vous que j'ai pour ami un monsieur à qui il est arrivé un grand malheur. Son père avait confié toute sa fortune, en échange d'un reçu, à un homme d'affaires qu'il avait chargé de la faire valoir. Pour des raisons

politiques, il fut forcé de s'expatrier et mourut en Suisse, sans avoir eu le temps de recouvrer cette fortune. Son fils héritait naturellement de lui. Il rassembla donc tous les titres, tous les papiers que lui laissait le défunt ; mais il eut beau se livrer aux recherches les plus minutieuses, il lui fut impossible de trouver le reçu, qu'il avait eu maintes fois sous les yeux, que son père lui avait montré, qui constituait son unique recours contre le dépositaire. Or, le dépôt ne se montait pas à moins de quatre cent mille francs. Vous voyez que cela en valait la peine.

— Ce monsieur vint à Paris, s'adressa à l'homme d'affaires, qui avait cédé à son fils la direction de son cabinet ; mais, pas plus de l'un que de l'autre, il ne put obtenir le remboursement de son argent.

— Et quel est cet impudent escroc ? demanda Adolphe.

— Le non ne fait rien à l'affaire, répondit évasivement Raphael. D'ailleurs, nous n'avons pas à nous occuper de cet in dividu, mais uniquement du client de la maison Carmelet. Vous comprenez que ce pauvre et digne homme ne s'est pas résigné facilement à perdre cette fortune. Aussi n'a-t-il pas renoncé encore à l'espoir de mettre la main sur cet introuvable reçu. Il a l'intime persuasion que ce papier doit avoir été caché par son père dans quelque coin mystérieux d'un meuble de la maison. Dernièrement encore, il avait un cabinet à réparer. Il me fit appeler par sa fille, m'expliqua ce dont il s'agissait et me recommanda bien expressément d'examiner ce cabinet dans ses moindres détails. Je n'y ai pas manqué, comme bien vous pensez ; mais en dépit des plus consciencieuses recherches, je ne trouvais rien.

— Aujourd'hui, je devais lui rapporter ce meuble que j'avais mis moi-même en état. Aussi, M. Carmelet, désireux de me mettre à l'aise, m'annonça qu'il n'avait pas besoin de moi et que je pouvais disposer de ma journée.

— Eh bien ! demanda le bossu, vous n'êtes donc pas allé chez ce monsieur ?

— Si fait, mais j'ai eu soin de m'y présenter si matin qu'il lui aurait été aussi impossible de me retenir qu'à moi de me laisser faire. Aussi suis-je revenu ici vers dix heures et me suis je décidé à consacrer ma journée au travail que nous exécutons en ce moment.

Adolphe, tout en aidant Raphael, était excessivement intrigué. Cet homme d'affaires dont lui avait parlé son voisin, le faisait songer à Morinval, à son père.

Bien qu'ils ne fussent pas plus tapissiers l'un que l'autre, les deux ouvriers s'acquittaient assez habilement de la besogne qu'ils avaient entreprise. Déjà le dossier était garni et si bien tendu que l'étoffe ne faisait pas un pli. Après le dossier vint le siège du fauteuil, qu'ils recouvrirent avec plus d'habileté. La lézarde était posée, les clous dorés reluisaient de tout leur éclat. Ils admiraient naïvement leur œuvre. Le plus difficile était fait. Il ne restait plus à recouvrir que les deux accoudoirs qui garnissaient les bras de ce meuble gigantesque.

Ces accoudoirs, proportionnés à la dimension du fauteuil, étaient relativement grands. Le premier, celui de la gauche, étant terminé, Raphael avait commencé le second. Il était en train d'épingler le velours qu'il y avait posé, lorsque, sur un coup de marteau un peu plus fort que les autres, le dessus de l'accoudoir tourna sur lui-même et mit à découvert une sorte de cavité soigneusement plaquée d'acajou, large d'environ vingt centimètres et longue du double, au moins.

Raphael demeura stupéfait.

Au fond de cette espèce de boîte, on apercevait une feuille de papier, et sur un coin de la feuille bien qu'elle fût pliée à l'envers, en voyait se dessiner distinctement en rond l'empreinte noire et l'empreinte sèche qui figuraient en tête du papier timbré.

À la satisfaction du premier moment succéda bientôt la plus ardente curiosité. Raphael prit le papier dans la boîte et le tendit au bossu.

— Ceci doit être à vous, dit-il.

— Du tout, se défendit Adolphe. Je ne soupçonnais même pas l'existence de ce secret.

— Alors cela doit être à votre mère. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait acheté ce fauteuil depuis longtemps ?

— Sans doute ; mais je ne crois pas que ma mère connaît plus que moi cette cachette mystérieuse. Elle me l'aurait dit.

— N'importe. Ce fauteuil était à vous, c'est à vous de prendre connaissance de ce document, quel qu'il soit.

— Vous le voulez, fit le bossu. Eh bien, j'y consens.

À ces mots, il prit cette feuille, l'ouvrit, et jeta immédiatement les yeux sur la signature.

Aussitôt il devint pâle.

— Vous voyez bien, fit observer Raphael, qui s'en aperçut, cette trouvaille vous intéresse particulièrement.

— Je ne saurais encore l'affirmer, répondit Adolphe, qu'elle soit signée d'un nom qui, en effet, ne m'est pas inconnu.

Sa voix tremblait légèrement en prononçant ces paroles. Cependant il se remit et lut à voix basse, mais assez haut pour que Raphael pût l'entendre.

— Je soussigné... (Il passa les noms, prénoms et qualités qui suivaient ces deux mots), reconnais avoir reçu à titre de dépôt, du baron Henri de Savenay, la somme...

— Plait-il ? interrompit brusquement Raphael. Vous avez lu : "Baron Henri de Savenay !"

— Oui.

— Alors, continuez, mais, auparavant, écoutez-moi bien, dit Raphael, en proie à une excessive agitation. Le reçu doit être de quatre cent mille francs et signé : "Charles Amédée Morinval."

— C'est vrai, fit Adolphe confondu, après s'en être assuré d'un coup d'œil rapide.

— Lisez, lisez, insista Raphael, comme s'il craignait encore d'être l'objet d'une erreur.

Aussitôt le bossu reprit d'une voix grave et posée.

— Je soussigné, Charles Amédée Morinval, avocat, reconnais avoir reçu à titre de dépôt, du baron Henri de Savenay, la somme de quatre cent mille francs, dont le placement est confié à mon expérience. Je m'engage à restituer cette somme dans le courant de l'année qui suivra la première réclamation, soit à lui-même, soit à ses héritiers, sans que de ma part il puisse jamais être argué d'aucun délai de prescription, pour le cas où des circonstances imprévues empêcheraient ces réclamations de se produire en temps utile.

"Paris, le 5 août, 1830.

"Signé : MORINVAL."

Et plus bas :

"Enregistré à Paris le 6 août..."

— C'est bien cela ! s'écria Raphael, sans se donner la peine de dissimuler la joie dont son cœur débordait.

— Quoi donc ? interrogea Adolphe confondu.

— Cet ami dont je vous racontais l'histoire, il n'y a qu'un instant, ce dépositaire infidèle, ce reçu égaré depuis dix-huit ans, tout est là, là dans vos mains.

— Que dites-vous ! s'écria le bossu, qui devint affreusement pâle ! le père de Mlle Berthe est...

— Je dis que nous venons peut-être de trouver, vous votre fortune, moi mon bonheur.

— Comment ! vous avez pour ami le baron de Savenay ! Et cette délicieuse jeune fille qui, l'autre jour...

— Oui, mon cher, je vous conterai cela plus tard, répondit Raphael ; mais d'abord, je vous en conjure, ayez la bonté de me rendre ce papier.

— Très-volontiers, fit Adolphe. D'ailleurs, il n'est pas à moi, il appartient à ce fauteuil, et, puisque je vous l'ai vendu, vous avez le droit d'en disposer.

En même temps, il remit à Raphael ce précieux autographe. Celui-ci y jeta vivement les yeux, le relut d'un bout à l'autre,

comme pour dissiper toute incertitude, puis il le glissa dans son portefeuille.

—Merci, dit-il joyeusement. A présent, combien y a-t-il de temps que votre mère a acheté ce fauteuil ?

—Je n'en sais rien, mais j'ai retrouvé l'autre jour le bordereau d'achat dans les papiers de ma mère. Il doit porter la date de la vente et le nom du commissaire-priseur.

—C'est juste. Si vous l'avez, voulez-vous me le donner ?

—Le voici, dit Adolphe en tirant un papier d'une liasse de factures.

Raphaël y jeta les yeux.

—Février 1852 ! s'écria-t-il. C'est bien l'époque où M. de Savenay a vendu son mobilier ! Je cours chez le commissaire-priseur pour m'en assurer et de là chez le baron... Vous permettez, n'est-ce pas ?

—Hâtez-vous alors, fit tristement Adolphe. J'achèverai le travail que nous avions commencé.

—Vraiment ! vous aurez cette complaisance ?

—J'aurai, si je le puis, toutes celles que vous avez eues pour moi, répliqua le bossu avec effusion.

—Alors, merci d'avance, je vous laisse.

A ces mots, Raphaël se dirigea vers la porte, descendit l'escalier et entra chez lui comme l'ouragan.

Madame Desarceaux ne fut pas médiocrement étonnée à son tour de voir son fils radieux, presque fou de joie.

Tout en s'habillant à la hâte, il lui raconta la découverte qu'il venait de faire.

—Prends bien garde, mon enfant ! lui dit doucement sa mère. De quelque façon que Morinval ait agi envers nous, il ne faut pas cependant oublier que son honneur est un peu le nôtre...

Raphaël leva sur sa mère un regard surpris.

—Oh ! rassure-toi, reprit-elle. Je n'ai pas la prétention d'entraver ta volonté ; mais s'il t'est possible de te souvenir que Morinval est ton oncle, que surtout il est mon frère, je te supplie en grâce de ne rien brusquer et de faire à ce sentiment bien naturel toutes les concessions que te permettra ta conscience !

—Sois tranquille, ma bonne mère, dit-il, je ferai non-seulement le possible, mais l'impossible.

Il scella cette promesse de deux bons baisers, se rendit aussitôt chez le commissaire-priseur, présenta le bordereau qu'Adolphe lui avait remis, et acquit la certitude qu'il ne s'était égaré dans aucune de ses conjectures. Le fauteuil acheté par Marianne Martin provenait bien de la vente faite autrefois par le baron.

Fort de cette nouvelle preuve, Raphaël se dirigea vers la rue Sainte-Anne, dont il était peu éloigné. Il était quatre heures et demie lorsqu'il sonna à la porte du baron de Savenay.

Ce n'était pas sans une légère appréhension, car les sages recommandations de sa mère lui revenaient en mémoire, au moment de remplir la mission épineuse dont il s'était chargé.

Ce fut la vieille Marguerite qui vint lui ouvrir la porte.

—A la bonne heure ! fit-elle. Cette fois, vous vous présentez à une heure raisonnable.

—Tant mieux ! dit vivement Raphaël, M. de Savenay est là ?

—Non, monsieur, il est sorti. S'agit-il de quelque chose de pressé ?

—Pas précisément, dit Raphaël avec embarras. Seulement, comme je passais dans le quartier...

—Vous avez bien fait ; entrez donc, je vais vous conduire auprès de mademoiselle.

—Mais ne craignez-vous pas de la déranger ? interrogea timidement Raphaël.

—La déranger ! certainement non. Je la quitte à l'instant ; elle fait de la tapisserie.

Pendant ce temps, Marguerite se rapprochait de plus en plus de la porte de la salle à manger.

Elle l'ouvrit brusquement.

—Tenez, mademoiselle, dit-elle d'une voix railleuse, je vous amène un monsieur qui ne voulait pas entrer.

Berthe était assise dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle avait entendu le bruit de la sonnette, les longs pourparlers de l'antichambre, et prêtait curieusement l'oreille. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle leva la tête et se trouva en présence de Raphaël, à qui Marguerite avançait une chaise.

La jeune fille adressa au visiteur inattendu sa plus gracieuse révérence, et, d'un geste affable, lui fit signe de s'asseoir.

Marguerite approuva d'un léger signe de tête et retourna à ses fourneaux.

—Comment, monsieur, dit Berthe d'un ton de reproche, vous ne vouliez pas entrer !

—Je craignais d'être importun, mademoiselle.

—Vous ! vous qui étiez jadis l'unique familier de la maison, vous qui connaissez aussi bien que moi cet appartement, qui y avez été presque élevé ?

—Vous vous en souvenez donc, mademoiselle ?

—Et vous, vous l'avez donc oublié ?

—Oh ! non, répliqua Raphaël, avec vivacité ; mais, ajouta-t-il avec un peu de tristesse, tant de temps s'est écoulé, tant d'événements se sont accomplis depuis cette époque...

—Eh bien ! qu'ont-ils changé à l'estime et à l'amitié que vous nous portiez autrefois ?

—Oh ! rien, je vous le jure ! protesta chaleureusement Raphaël. Et cependant, mademoiselle, vous avez beau dire, de grands changements sont survenus dans notre position, dans la mienne surtout.

—Lesquels ? Vous étiez riche et vous êtes pauvre, n'est-ce pas ? Et nous ? N'avons-nous pas éprouvé les mêmes revers ?

—Sans doute ; mais je suis ouvrier, moi.

—Et moi, repartit Berthe, que suis-je donc ? Quel nom donnez-vous à la femme qui, toute la journée, fait œuvre de ses dix doigts ? Que ferait de plus que moi une ouvrière ? N'est-ce pas moi qui entretiens le linge de la maison, qui taille, qui couds, qui reprise ?

—C'est égal, fit Raphaël en secouant la tête, vous n'êtes pas ouvrière, mademoiselle.

—Que suis-je donc ?

—Une fée.

Berthe rougit imperceptiblement.

—Le mot est joli, dit-elle en souriant, mais je ne l'accepte pas. Les fées sont de belles paresseuses qui font, il est vrai, beaucoup de besogne, mais qui ne se donnent pas beaucoup de mal. Ah ! je ne nierai pas que bien souvent je leur ai envié leur baguette magique.

—Vous n'avez rien à leur envier, mademoiselle. Vous avez comme elles, toutes les beautés, toutes les bontés, toutes les indulgences. Et la preuve, c'est que vous essayez de me persuader que nous sommes encore ce que nous étions autrefois, des enfants liés d'une étroite amitié. Mais non, nous ne sommes plus des enfants, et notre amitié est tellement déchuë que, depuis huit ans, nous ne nous sommes pas vus dix fois. Vous le voyez donc bien, ce temps-là n'est plus...

—C'est que votre cœur a changé, Raphaël.

—Oh ! n'accusez pas mon cœur, mademoiselle. Quand je vous parle, votre doux nom de Berthe me vient aux lèvres, comme autrefois, et j'ai toutes les peines du monde à ne pas le laisser tomber.

—Pourquoi vous donner tant de mal ?

—Parce que la raison et l'expérience m'ont démontré que ce beau passé n'était qu'un rêve, parce que la fortune a creusé davantage l'abîme qui nous sépare. Oh ! je ne me fais pas illusion ! Je vois bien que votre père lui-même ne me reçoit plus avec la même cordialité. Qu'il ait conservé pour moi de l'estime, je l'espère, car si je suis déchu, je ne crois pas avoir démérité ; mais, quant à son amitié, il faut bien avouer qu'elle subsiste uniquement dans les souvenirs et nullement dans les relations.

—C'est votre faute, répliqua vivement la jeune fille. Pourquoi avez-vous déserté la maison ?

— Parce que ces relations étaient devenues impossibles, et que le baron de Savenay lui-même n'avait rien fait pour les continuer.

— Vous calomniez mon père, Raphaël, ou, du moins, vous le jugez mal. S'il n'est pas allé vous relancer plus souvent dans le refuge que vous vous êtes choisi, c'est par discrétion plutôt que par fierté, croyez-le bien. Il a toujours, et pour votre mère et pour vous, la même affection qu'il vous témoignait jadis. Combien de fois m'a-t-il exprimé les remords qu'il éprouvait de vous avoir vu prendre fait et cause pour lui dans l'affaire Morinval !

Il se considère comme l'auteur de votre ruine, et il en souffre cruellement, je vous l'atteste. S'il pouvait, au prix de ce qui lui reste, racheter cette douleur, réconcilier madame Désarceaux avec son frère, vous avec votre oncle, il le ferait, n'en doutez pas. Demandez-lui tous les services en son pouvoir, il vous les rendra. A quel autre que vous pensez-vous qu'il aurait fait les propositions qu'il vous a soumises l'autre jour ? A personne, vous le savez bien. La vérité, je vais vous la dire : il y a dans les âmes comme les nôtres une amertume et une fierté qui s'agument des souffrances qu'elles endurent, et qui les rendent injustes parfois. Vous imaginez-vous aussi que j'aie changé, moi ? Me supposez-vous assez vile pour faire moins de cas d'une famille que la ruine a atteinte ? Vous figurez-vous que mon amitié est un thermomètre qui s'abaisse ou s'élève avec la fortune ?

— Ah ! taisez-vous, de grâce, supplia Raphaël. Si c'est une erreur que j'ai commise, n'essayez pas de la dissiper, je vous en conjure !

— Au contraire, j'y tiens. Le dernier reproche que je veuille encourir est celui d'ingratitude. Or, non seulement je ne suis pas ingrate, mais encore à l'estime et à l'amitié que j'avais pour vous a succédé l'admiration. Oui, je ne vous le cache pas, vous êtes à mes yeux un vrai grand courage, un des hommes les plus méritants que je connaisse.

— Ah ! si cela était vrai... soupira Raphaël.

— Vous en doutez ?

— Oui, j'en doute encore, je l'avoue ; car, si je vous croyais, toutes les chimères que j'ai caressées dans ma solitude prendraient un corps et deviendraient une réalité. C'est que, voyez-vous, Berthe, et tenez, voici le nom dont je vous appelais autrefois qui vient de m'échapper ; on n'a pas impunément grandi l'un près de l'autre, comme nous l'avons fait pendant dix ans, sans qu'il en reste quelque chose. On a beau appeler la raison à son aide, la raison ne peut rien sur l'imagination, et l'imagination est folle, vous ne l'ignorez pas. Alors, dans les heures de lassitude, de découragement, dans les fièvres d'insomnie, on voit ce gracieux visage qui vous souriait autrefois, on sent le contact de cette chère main qui se posait dans la vôtre.

— Et le nom de Berthe, qu'on étouffait, vous revient à la bouche avec un flot de tendresse qu'on ne peut pas rendre ; on est plus accablé de son bonheur qu'on ne l'était du fardeau de ses souffrances.

— Oui, Berthe, tout ce que j'exprime si mal, je le ressens mille fois plus vivement, quand vous me rappelez ce passé, quand vous essayez de me relever à mes propres yeux, quand vous ravivez ces souvenirs que je m'efforçais d'effacer. Et non seulement vous ranimez mon courage, mais vous me donnez celui, dont je ne me serais jamais cru capable, de vous confier mes espérances, ma folie...

Il s'arrêta, éperdu, tremblant, jetant sur la jeune fille émue, rougissante, troublée, un regard hésitant.

— Quoi ! s'écria-t-il. Vous ne me chassez pas d'ici ! Vous écoutez mes divagations insensées, vous ne me retirez pas cette main que je presse, vous me permettez de vous dire que je vous aime, vous m'aimez... ; mais alors c'est donc bien vrai ? Je n'ai donc pas rêvé ? Je ne suis donc pas fou ?

— Non, Raphaël, vous n'avez pas rêvé, répondit gravement la jeune fille, si c'est réellement folie que notre amour, gardons-la précieusement, de peur que la raison nous tue. Et,

maintenant que vous avez lu dans mon âme comme j'ai lu dans la vôtre, allez ! D'esprit et de cœur je suis et je serai avec vous toujours et partout.

— Eh bien ! alors, écoutez-moi, Berthe. Je ne puis plus, je ne dois plus avoir de secret pour vous, dit Raphaël, qui n'avait plus sa raison. Je vous apporte une grande nouvelle !

— Vraiment ! fit joyeusement la jeune fille.

— Ce reçu, vous savez bien... ce fameux reçu de quatre cent mille francs...

— Oui. Eh bien ?

— Je l'ai retrouvé !

— Est-il possible ! s'écria Berthe transportée.

Raphaël lui raconta comment il avait fait cette miraculeuse découverte.

— Oh ! mais alors, nous sommes sauvés ! fit Berthe en frappant bruyamment l'une contre l'autre ses mains mignonnes.

La belle jeune fille rayonnait de joie. Quant à Raphaël, il savourait délicieusement la récompense inattendue qui couronnait ses huit années de labeur et de privations.

— La seule chose que je vous demande, reprit-il, c'est de me laisser absolument juge de la façon dont j'apprendrai cette nouvelle à votre père et du moment que je devrai choisir. Dans aucun cas cela ne saurait tarder ; mais vous le comprenez, ma chère Berthe, il importe de savoir avant tout ce que le baron compte faire de cette arme redoutable. Ma mère éprouve, à livrer son frère, des scrupules que je ne partage pas entièrement, mais que je suis forcé de respecter jusqu'à un certain point.

— C'est tout naturel, fit Berthe radieuse.

— Ainsi, vous me promettez bien de n'en rien dire à votre père avant que je lui en aie parlé ?

— Je vous le promets, à une condition :

— Laquelle ?

— C'est que vous me réserverez le plaisir de lui annoncer cette nouvelle et d'en tirer à notre profit tout le parti possible, ce que vous ne sauriez pas faire, j'en suis bien convaincue.

— Soit : je m'abandonne à vous.

— Alors, je vous laisse, fit Berthe. Mon père ne va pas tarder à rentrer ; vaut mieux qu'il ne nous trouve pas ensemble. Surtout ne me faites pas garder trop longtemps ma parole !

A ces mots, elle se dirigea en riant vers la porte de sa chambre, lui envoya un baiser et disparut.

A peine la porte s'était elle refermée depuis deux secondes que le baron de Savenay entra.

— Vous ici ! A pareille heure ! s'écria-t-il. Quel bon vent vous amène ?

— Rien, dit Raphaël avec une négligence affectée seulement en passant dans le quartier, je ne suis souvenu que je ne vous avais pas rendu compte des recherches auxquelles je me suis livré sur le cabinet que vous m'aviez confié.

— Ah ! c'est juste. Eh bien ! vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ?

— Absolument rien.

— C'est incroyable ! s'écria le baron avec véhémence. Comment ce reçu a-t-il pu disparaître ? Je l'ai vu, de mes yeux vu, trois jours encore avant la mort de mon père. Nécessairement il est quelque part. Mais où ? Vous l'avez dit, mon pauvre Raphaël, je suis un monomane.

Il s'arrêta, et son œil brilla d'un éclair de haine.

— C'est que j'aurais été si heureux de me venger de Morinval ! ajouta-t-il avec une sourde colère.

— Quelle autre vengeance pouvez-vous tirer de lui que la restitution des quatre cent mille francs qu'il a gardés ?

— Je ne sais ; mais j'en rêve une éclatante, répondit le gentilhomme. Si je retrouvais ce reçu par exemple, je me ferais un malin plaisir de ne le dire à personne ; j'irais trouver ce Morinval ; j'essayerais de l'attendrir ; je lui renouvellerais les propositions que je lui ai faites, et, comme il les a déjà refusées, il est probable qu'il les refuserait encore. Alors je lui intenterais une action devant les tribunaux, je le pousserais dans ses derniers retranchements, je le forcerais à mentir, à se

parjurer, si je le pouvais. Et ce n'est qu'au dernier moment, quand le procès aurait fait scandale et attiré l'attention publique, quand il se croirait sûr de la victoire, que je démasquerais mes batteries, que je produirais ce titre écrasant.

Raphaël tressaillit imperceptiblement.

Comment concilier son devoir, non pas avec ses sentiments ou ses sympathies, mais avec les liens de parenté qui l'unissaient à Morinval ? C'était embarrassant. Maintenant qu'il avait tout dit à Berthe, il ne pouvait pas cacher plus longtemps au baron que ce reçu tant regretté était en son pouvoir, et, d'un autre côté, il ne voulait pas le lui rendre avant d'avoir tout fait pour l'empêcher de recourir aux moyens extrêmes que celui-ci paraissait décidé à employer.

Pour le moment, il se tira de ce mauvais pas par une phrase banale qui n'engageait à rien.

—Espérons, dit le jeune homme, que vous finirez par recouvrer ce titre précieux et que votre débiteur s'exécutera de bonne grâce.

M. de Savenay ne répondit pas. Il eut un sourire triste et leva les yeux au ciel.

Revenu auprès de sa mère, il lui raconta mot pour mot ce qui venait de se passer, tout en se gardant bien de lui apprendre que Berthe était de moitié dans le secret.

La pauvre Mme Desarceaux n'était guère moins hésitante que lui. Elle sentait que rendre au baron le signalé service de lui restituer sa fortune, c'était aider singulièrement à la réussite du mariage de Raphaël... et pourtant elle avait beau se raisonner, elle ne pouvait pas oublier que c'était le même sang qui coulait dans ses veines et dans celles de Morinval. Aussi n'osait-elle pas émettre un avis.

—Fais ce que tu voudras, dit-elle enfin après un long silence. Tu es meilleur juge que moi de la situation.

—Eh bien ! écoute, mère, proposa Raphaël. Je vais tenter une démarche décisive.

—Laquelle ? interrogea la malheureuse femme.

—Demain, après le déjeuner, je solliciterai de M. Carmelet un nouveau congé, et j'irai voir... mon oncle.

Il avait eu quelque peine à prononcer ces deux paroles.

VI

L'ONCLE ET LE NEVEU

Si étrangers que les Morinval et les Desarceaux fussent demeurés les uns aux autres depuis le jour où M. Desarceaux et sa femme avaient pris en main la cause du baron de Savenay, c'est-à-dire depuis dix-huit ans, ils n'avaient pas été sans prendre réciproquement de leurs nouvelles.

Morinval savait parfaitement que son beau frère était mort, qu'Antoinette et son fils étaient ruinés et habitaient la rue de Venise, qu'enfin Raphaël avait été forcé de prendre un état pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère.

De même, Mme Desarceaux n'ignorait pas et n'avait pas laissé ignorer à son fils, qu'Alfred Morinval n'avait gardé son cabinet que peu de temps après la mort de son père, et qu'il l'avait vendu pour se retirer à Croissy, dans la propriété qu'il avait créée, aménagée, plantée et bâtie.

Raphaël et sa mère avaient noblement supporté l'adversité ; ils n'avaient été aidés par personne dans leur lutte contre la misère, ils avaient maintenant une position assurée, sinon brillante.

Morinval, lui, commençait à être atteint du spleen. Sa solitude lui pesait. Ginglard l'avait surpris, triste, méditatif, absorbé, et Ginglard n'avait pas pu comprendre qu'un homme si riche eût l'air de s'ennuyer si royalement ! C'est que Ginglard ne savait pas à la suite de quels déboires, Morinval en était arrivé, à l'âge de cinquante ans, à n'avoir pas de femme, pas d'enfant, pas de famille, pas d'amis.

Le digne père d'un tel fils n'avait pas pardonné à sa fille d'avoir si énergiquement blâmé la conduite qu'il avait tenue

envers le baron de Savenay. Afin de déshériter plus sûrement la coupable Antoinette, il convertit toute sa fortune en valeurs mobilières, en titres au porteur, aliéna, hypothéqua, tant que dura sa maladie, et remit de la main à la main à son fils Alfred tout le produit de cette dilapidation.

A cet égard, l'opinion publique ne se trompa point.

Il demeura avéré pour tout le monde qu'Alfred avait frustré sa sœur et détenu, contre toutes les lois de la justice, de la délicatesse et de l'honneur, les deux millions qu'il possédait.

Morinval ne se fit pas illusion. De même qu'il s'était vu abandonner par ses clients à la suite de l'affaire du baron de Savenay, de même il vit se retirer de lui le peu d'amis qu'il avait conservés à la suite de la spoliation impudente dont il s'était fait le complice au détriment d'Antoinette.

Il sentit qu'il était temps de s'effacer. Il vendit son cabinet au prix qu'on voulut bien lui en offrir, et se retira à Croissy.

Il avait bien songé à se marier, mais il ne dissimulait pas qu'aucune honnête femme ne voudrait de lui. Quant à prendre quelque fille avide, qui ferait du mariage une spéculation, il ne s'en souciait guère. Or, il n'avait pas le choix : il était forcé ou de rester garçon, ou d'accepter au hasard le rejeton de quelque famille plus soucieuse d'écus que d'honneur, nécessairement besogneuse dont toute la lignée ascendante ou descendante lui serait à charge.

Morinval ne put pas s'y décider. Il préféra le célibat à cet enfer.

Donc, il vécut comme il put, dépensant assez largement ses revenus, payant bien, usurpant peu à peu dans le pays une considération imméritée. Pour ses fournisseurs, pour ceux qu'il occupait, il était un dieu, car jamais on ne s'était présenté chez lui avec une facture ou un compte sans en toucher le montant.

Morinval était heureux, Morinval rayonnait. On le saluait plus bas que terre, on lui donnait parfois du "de Morinval," on le flattait, on le portait aux nues. De si bas que partissent ces hommages, ils n'en chatouillaient pas moins l'amour-propre de l'ancien avocat. Il appelait cela faire de la popularité et, pour jeter de la poudre aux yeux, parlait de se porter candidat à la députation. Mais il n'en pensait pas un mot.

Il prévoyait bien que, pas une main honorable ne jetterait son nom dans l'urne.

Naturellement, c'était pour lui un sujet de réflexions amères. On a beau être philosophe, se mettre au-dessus des préjugés sociaux, il arrive un moment où l'isolement vous accable, où le mépris vous écrase. La conscience n'est pas un mot qu'on puisse rayer d'un trait de plume.

Morinval payait son tribut à ce juge implacable. Les jours sans fin, les nuits sans sommeil, les découragements, les défaillances, les espérances, se disputaient en même temps son cœur et son esprit.

Ce fut précisément dans un de ces moments que vint le surprendre son valet de chambre, Joseph, lorsqu'il pénétra dans le cabinet de son maître et lui remit une carte.

Morinval y laissa tomber un regard ennuyé : mais, à peine eut-il lu le nom qu'elle portait, qu'il se redressa, sans essayer de dissimuler son étonnement et sa curiosité.

—Faites entrer ! ordonna-t-il avec empressement.

Sur cette carte, Morinval avait lu : "Raphaël Desarceaux !" Joseph revint sur ses pas, ouvrit la porte voisine et s'effraya pour laisser passer le visiteur.

En l'apercevant, Morinval se leva et, tandis que Raphaël s'inclinait, il jeta sur lui un regard rapide. Le résultat de cette inspection sommaire fut certainement plus satisfaisant qu'il ne s'y était attendu, car il fit de la tête un signe approbatif, et son visage laissa percer une véritable surprise.

—Ma foi ! mon cher neveu, dit-il vous avez bien fait de me donner votre carte. Je ne vous aurais pas reconnu.

—Quant à moi, répondit Raphaël, j'ai la mémoire plus heureuse, et je vous remets parfaitement.

—Il y a pourtant bien longtemps que nous ne nous sommes vus ! soupira Morinval.

—Dix-huit ans bientôt.

—Dame !... fit l'ancien homme d'affaires d'un ton léger. A qui la faute ?...

—Ce n'est assurément pas à nous, monsieur.

—C'est donc à moi ?

—Je vous en fais juge, monsieur. Lorsque, oubliant d'anciens dissentiments, le cœur brisé, la tête perdue, votre sœur est venue se traîner à vos genoux, vous supplier de sauver son mari de la ruine, du déshonneur qui la menaçaient, vous l'avez repoussée avec une cruauté si froide, que vous avez brisé vous-même le lien qui vous unissait à elle.

—Oh ! ne confondons pas ! se défendit Morinval avec vivacité ; ce n'est pas à Antoinette que je refusais de rendre service, c'était à Desarceaux, qui m'avait odieusement injurié jadis, à Desarceaux, cet homme probe, austère, impeccable, qui a fini par la faillite...

—Pardon, interrompit Raphael, dont la voix tremblait, malgré le calme qu'il affectait ; mais je vous ferai observer que M. Desarceaux est mon père, et qu'il ne doit rien à personne.

—Oui, je sais au prix de quels sacrifices, je dirai presque de quelles sottises, vous avez atteint ce beau résultat ! Ma sœur y a mangé les cent mille francs qu'elle avait reçus de notre père ; vous vous êtes trouvés tous les deux sans ressources, vous-même, n'avez plus de patrimoine...

—Pardon, interrompit de nouveau Raphael, j'en ai un que j'estime infiniment plus que les cent mille francs qu'il m'a coûtés : c'est mon honorabilité.

—Des mots, toujours des mots ! s'écria l'avocat. Cela vous a bien avancé, votre honorabilité ! Vous avez crevé la faim, et vous en avez été réduit à vous faire ouvrier.

—Personne ne peut dire si nous avons eu à souffrir de la misère, car nous ne nous sommes plaints à personne. Quant à l'état que j'exerce, il n'est pas, que je sache, entaché de honte, et il suffit largement à nos besoins.

—Je vous en fais mon compliment, dit ironiquement Morinval ; mais vous auriez pu ne point passer par cette rude école.

—En quoi faisant ?

—En venant me trouver à l'époque où Desarceaux est mort. Antoinette savait très-bien, malgré quelques paroles un peu vives de sa part, que je n'avais de rancune que contre son mari.

—Peut-être en était-elle moins convaincue que vous ne le croyez, monsieur, puisqu'elle ne l'a pas fait.

—Eile a eu tort.

—Non pas à mes yeux, répondit Raphael, sans se départir de son flegme imperturbable.

—Eh bien ! qu'auriez-vous fait, vous ? interrogea nettement Morinval en se croisant les bras.

—Est-ce bien réellement mon avis que vous désirez avoir ? fit gravement Raphael.

—Je n'en serais pas fâché, répondit son oncle du ton d'un homme résolu à braver tous les dangers.

—Eh bien ! monsieur, il me semble que vous avez négligé la plus belle occasion qui se soit présentée de prouver à votre sœur combien vous éprouviez réellement pour elle les sentiments que vous affichez.

—De quelle façon ?

—C'est lorsque monsieur votre père est mort, en ne restituant pas à sa fille sa part de l'héritage à laquelle elle avait droit, et dont vous connaissiez le chiffre mieux que personne.

—Mais mon père est mort insolvable, vous ne l'ignorez pas !

—Je sais, en effet, qu'on a voulu le faire croire, mais personne n'y a ajouté foi.

—Pourtant l'inventaire est là pour prouver...

—Que l'on n'a rien trouvé, mais non pas qu'il n'y eût rien.

—Et c'est moi, que vous accusez de vous avoir depouillé ? ricana l'avocat. Ne vous gênez pas, allez jusqu'au bout.

—Je n'accuse personne, fit Raphael sans se départir de sa froideur systématique, je constate. Il est certain que si ma mère avait suivi les conseils des rares amis qui lui restaient

encore, elle aurait réclamé. D'aucuns, votre notaire entre autres (je puis le dire aujourd'hui qu'il est mort), affirmaient qu'elle aurait gagné son procès. Elle a prétendu que son père était libre de disposer de sa fortune, à son gré ; elle n'a pas voulu se révolter contre sa volonté, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mais vous me demandez mon avis, je vous le donne ; je dis que si le bruit public avait raison, il vous aurait été bien facile de témoigner à votre sœur malheureuse, ruinée, crevant de faim, comme vous venez de le dire vous-même, l'affection dont vous prétendez être animé envers elle.

—Ah ! cela vous est facile à dire, à vous qui n'avez entendu que les commérages de l'un et de l'autre, et qui venez ici récriminer.

—Oh ! je ne viens point récriminer, monsieur ! se défendit doucement Raphael. Dieu m'est témoin que je n'avais aucunement l'intention d'évoquer ce douloureux passé en me présentant chez vous. Je désirais vous entretenir de certaine affaire, sur laquelle vous avez glissé avec la plus grande prudence, et que, sans doute, vous vous efforcez d'oublier, mais sur laquelle il faut bien que j'appelle votre attention...

—Et quelle est cette affaire ? interrogea Morinval, qui devint tout à coup plus sérieux.

—Celle du baron de Savenay, répondit Raphael, en dardant sur lui ses grands yeux clairs.

Morinval devint affreusement pâle, et ses lèvres dessinèrent mal un sourire forcé.

Raphael hésita quelques instants ; mais résolu à aller jusqu'au bout ; il reprit en ces termes :

—Je ne crois pas avoir besoin de vous rappeler longuement l'affaire dont il s'agit. Il vous souvient des faits qui ont amené une mésintelligence déplorable entre vous, M. de Savenay et nous, dont il invoquait le témoignage...

—Pardon, interrompit sèchement Morinval, mais je croyais vous avoir démontré suffisamment, par mon attitude, que ce sujet de conversation n'était pas de mon goût. Si donc vous n'êtes venu ici que pour m'en entretenir, il est inutile de continuer, monsieur mon neveu, vous pouvez vous retirer.

—Je m'attendais à cette réponse, dit le jeune homme en s'inclinant. Croyez donc bien que si cette affaire n'entraînait pas dans une phase nouvelle, je ne me serais pas dérangé de mon travail tout exprès pour vous en parler.

—Une phase nouvelle ? fit l'avocat avec une incrédulité dédaigneuse.

—Oui, monsieur. Vous n'avez certainement pas oublié que le baron de Savenay appuyait ses réclamations d'un reçu signé par votre père...

—Et qu'il n'a jamais pu représenter, fit Morinval en haussant les épaules.

—Jusqu'ici non, mais aujourd'hui...

—Que dites-vous ! s'écria l'avocat avec une excessive agitation, vous croyez que ce reçu existe ?

—J'en suis sûr.

—Vous l'avez vu ?

—Et lu.

—Est-il entre les mains du baron ?

—Pas encore, mais il y sera demain.

Morinval, tout à l'heure si sceptique et maintenant si tourmenté, poussa un soupir de soulagement.

—Ah ! fit-il. Vous dites que ce reçu n'est pas au pouvoir de M. de Savenay. Où est-il donc ?

—Il est chez moi.

—Chez vous ! Et de quelle façon ?

—Oh ! c'est toute une odyssee, répondit Raphael. Figurez-vous que dans la maison où nous demeurons, juste à l'étage supérieur, habitait une pauvre ouvrière qui est morte à la besogne, de privations, de misère et de chagrin. Cette brave et honnête femme n'a jamais voulu nous raconter son histoire, mais ma mère lui était venue en aide à plusieurs reprises, et, d'après quelques lambeaux de phrases arrachées çà et là, nous avons acquis la certitude que la malheureuse avait été séduite et abandonnée par un misérable, quelque temps avant la naissance de son fils. Elle se nommait Marianne Martin.

—Marianne ! s'écria Morinval avec un trouble manifeste.

—Marianne Martin, oui, insista Raphael. Vous la connaissez ?

—Oui... balbutia l'avocat, qui se remettait avec peine. C'est-à-dire, reprit-il vivement, je la connais sans la connaître. Il me semble qu'un de mes amis m'a parlé autrefois d'une femme qui portait le même nom. Et vous dites qu'elle est morte ?

—De misère, il y a douze jours.

—Mais son fils ! car elle a un fils, n'est-ce pas ?

—Il vit. C'est un ouvrier relieur, qui, certainement et malheureusement pour lui, ne sera jamais aussi laborieux que l'était sa digne mère.

—Et il se nomme ?

—Adolphe.

—Quel âge a-t-il ?

—Vingt-deux ans.

—C'est bien cela, murmura Morinval, qui devint pensif.

Raphael était au comble de la surprise. Il s'imaginait en venant chez son oncle que rien ne pouvait l'intéresser autant que ce reçu dont il lui avait révélé l'existence, et voilà que ce nom de Marianne Martin, jeté au hasard et sans intention, avait le don de provoquer chez Morinval, non pas seulement une curiosité banale, mais une émotion réelle ?

—Et cet enfant, reprit timidement Morinval, cet Adolphe, il a donc mal tourné ?

—Pas encore, que je sache, mais j'ai bien peur...

—Est-il bien de sa personne ?

—Hélas ! non. Il a une figure fière, jolie, intéressante, mais ce détail disparaît dans l'ensemble. Le lait qu'il a sucé, aigri par la douleur, enténébré par les veilles et les excès de travail, lui a été fatal. L'intelligence s'est soutenue, mais le corps s'est affaibli, la colonne vertébrale a dévié. Dans le principe, il aurait été possible d'y remédier par la méthode orthopédique ; malheureusement Marianne Martin n'a jamais pu suffire aux frais de ce traitement onéreux. Elle a été forcée d'abandonner ce projet, de sorte que la difformité de son fils s'est accentuée chaque jour davantage, et que le pauvre diable est bossu, horriblement bossu.

Morinval se taisait. A mesure qu'il écoutait Raphael, son visage, d'abord animé d'une lueur d'espérance, devenait sombre et soucieux. Quand son neveu s'arrêta, il poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement. Puis, il fit un effort pour s'arracher à cet accablement.

—Mais quel rapport, demanda-t-il, a l'histoire de Marianne Martin avec le reçu dont vous me parliez il n'y a qu'un instant ?

—Je n'avais nullement l'intention de m'étendre aussi longuement sur cette femme et sur son fils, répondit Raphael ; mais il fallait bien que je vous parlasse d'elle, puisque c'est grâce à elle que ce reçu s'est retrouvé.

—Grâce à elle ! fit Morinval stupéfait. Je ne comprends plus.

—Oui, dit Raphael.

Et il lui raconta comment il avait retrouvé ce papier.

—Et M. de Savenay sait-il que ce reçu est retrouvé ? demanda l'avocat qui avait recouvert son sang-froid.

—Pas encore. J'étais allé hier chez lui pour le lui annoncer, mais je l'ai trouvé animé envers vous de dispositions si menaçantes que je n'ai voulu lui rien dire avant de vous avertir.

Morinval eut un sourire sceptique.

—Cette fois, je comprends, fit-il. Peste, mon neveu, vous promettez !

—C'est à mon tour de ne plus comprendre, dit Raphael interdit.

—Oh ! vous n'avez pas besoin de jouer au plus fin avec moi. Vous vous êtes dit qu'un reçu de quatre cent mille francs valait bien une petite récompense, et vous êtes allé chez le baron.

—Comment ! s'écria Raphael. Vous supposez...

—Je vous dis que j'ai tout deviné, ricana Morinval. Le

baron, que vous avez tâché, ne vous a pas offert une somme suffisante, et alors vous avez eu l'idée de venir chez votre oncle, dans l'espoir d'obtenir quelque chose de mieux. Eh bien ! ce n'est pas trop maladroit. Voyons, entre nous, combien ce ladre de baron vous a-t-il offert ? Dix mille francs ? Vingt mille francs, peut-être... Je fais mieux moi, mon cher neveu, je vous propose de partager.

Raphael était paralysé de honte et de colère. Morinval crut naïvement que son neveu était ébloui.

—Oui, dit-il, en appuyant sur chaque syllabe, donnez-moi ce reçu, et je vous compte à l'instant deux cent mille francs en valeurs cotées.

Tant d'impudence révoltait Raphael. Il était sur le point d'éclater, mais il songea à sa mère, et parvint à conserver le sang-froid dont il avait fait preuve jusque-là.

—Monsieur, dit-il, voulez-vous oui ou non, de votre plein gré, remettre au baron de Savenay les quatre cent mille francs que vous détenez injustement depuis dix-huit ans ?

Morinval pâlit. Il n'y avait pas moyen de se méprendre au timbre de cette voix métallique.

—Ah ça ! vous êtes fou, mon cher neveu !... balbutia l'avocat.

—Monsieur, fit Raphael avec le plus grand calme apparent, si demain, à midi, vous n'avez pas remboursé le baron de Savenay, à midi et demi, j'aurai l'honneur de lui rendre son reçu.

A ces mots, Raphaël se leva et sortit.

Morinval était atterré.

—Et moi, se disait-il, qui admirais naïvement ce grand imbécile ! Moi, qui me sentais attendri, qui étais disposé à faire quelque chose pour lui, pour sa mère... C'est trop fort ! Oui, sur mon âme, ils me la paieront tous les deux. Quand je devrais, pour leur faire perdre ma succession, reconnaître le fils de Marianne, ce bâtard, ce bossu...

Il s'arrêta et laissa échapper une grimace dédaigneuse.

—Il est vrai, murmura-t-il, qu'un bossu... ce n'est pas trop flatteur pour l'amour-propre d'un père ! mais n'importe. Il se leva et se mit à arpenter son cabinet avec une agitation fiévreuse.

Pendant ce temps, Bouteleux, Ginglard et l'Amadou, poursuivant leur idée fixe, avaient pénétré dans le jardin par la même porte que la veille. Hier, ils avaient patiemment relevé la topographie des allées de la maison, de la disposition des appartements. Ils avaient aussi remarqué que tous les domestiques couchaient dans les bâtiments qui surmontaient les écuries.

Cependant, un des domestiques, le valet de chambre de Morinval probablement, ne couchait pas comme les autres dans les communs, car les trois écumeurs avaient vu s'éclaircir un des œils-de-bœuf qui surmontaient la maison. Il était donc vraisemblable qu'un cordon de sonnette reliait la chambre du maître à celle du domestique, afin que celui-ci pût descendre au premier appel.

En conséquence, il fallait agir avec précaution et ne pas donner l'éveil.

Ginglard se mit à l'œuvre le premier. Il introduisit une petite pince dans la fente des volets extérieurs, souleva l'espagnolette qui les croisait au milieu, et les fit glisser sur leurs gonds avec une habileté provenant certainement d'un long exercice de ce métier. Ensuite, avec non moins de dextérité, il coupa un morceau de carreau qu'il attira à lui au moyen du mastic qu'il y avait collé, glissa sa main par le trou, fit jouer la crémonne, poussa légèrement le châssis, et se tourna vers ses deux camarades avec un légitime orgueil, pour leur montrer la fenêtre ouverte.

Immédiatement, les trois écumeurs sautèrent dans le cabinet, dont ils eurent soin de refermer les persiennes.

Une fois dans cette pièce, ils démasquèrent la lentille d'une lanterne sourde, promènèrent dans tous les sens le rayon lumineux, pour bien se rendre compte de l'état des lieux, et reconnurent que le cabinet n'avait qu'une grande porte à

deux battants, donnant sur le salon, celle par laquelle Ginglard avait vu Morinval s'en aller la veille.

Quant au coffre-fort, ils l'avaient aperçu tous les trois à la fois du premier coup d'œil.

Bouteleux tira de sa poche deux ou trois outils et se dirigea vers la caisse.

—Toi, ici, ordonna-t-il à Ginglard en lui montrant la porte. Toi, là, dit-il à l'Amadou, en lui désignant la fenêtre. Et l'oreille au guet, recommanda-t-il.

Les deux compagnons se mirent en faction au poste qui leur avait été assigné. Tout les favorisait, tout, jusqu'au tapis épais dont le parquet était couvert, et qui amortissait le bruit de leur pas.

Eclairé par la lentille qui concentrait sur un point unique sa lumière discrète, Bouteleux se mit à l'œuvre.

—Que le diable emporte ces satanées inventions ? murmura-t-il au bout de quelques minutes, en essuyant la sueur qui lui coulait du front.

Pendant qu'il se reposait un instant, les écumeurs prêtèrent attentivement l'oreille. Aucun bruit ne se faisait entendre. La maison dormait d'un profond sommeil. Bouteleux se remit à la besogne. Malgré son extrême dextérité, le coffre-fort résistait à toutes ses tentatives. Il essaya d'introduire son ciseau dans la jointure pour forcer la serrure, le ciseau cassa net.

—Animal de serrurier ! jura-t-il de sa voix enrouée.

Ginglard et l'Amadou s'empressèrent de lui offrir le ciseau à froid dont ils étaient porteurs.

Bouteleux reprit son pénible travail, mais il fut contraint d'agir plus vigoureusement, et, par conséquent, plus bruyamment qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

De temps en temps, il s'arrêtait pour écouter ; puis rassuré par le silence profond qui régnait autour de lui, il se consumait en nouveaux efforts.

Enfin il poussa un cri de triomphe.

—Ça y est ! dit-il. Le pêne de la serrure a cédé. Il ne me reste plus qu'à trouver la combinaison des autres ressorts ! Ça ne sera pas long.

Depuis plus d'une heure il était là, à genoux, haletant, couvert de sueur. Ce premier succès lui rendit son courage. De nouveau il attaqua le meuble rebelle.

Tout à coup une porte s'ouvrit derrière lui, et une lumière intense inonda le cabinet.

Les trois écumeurs firent un mouvement pour s'enfuir vers la fenêtre.

Obsédé par le cauchemar, les yeux rougis par l'insomnie, l'esprit halluciné, Morinval avait en vain cherché le sommeil. Depuis plus d'une heure, il s'agitait sur son lit, quand il lui sembla entendre le bruit d'un volet qui battait sur le mur. Il se leva sans lumière et se dirigea vers la fenêtre de sa chambre. A travers les lames des persiennes, il lui sembla voir deux ou trois ombres qui s'agitaient devant la croisée de son cabinet situé immédiatement au-dessous de la sienne.

Il écouta. Un escalier communiquait de sa chambre à son cabinet. Il ouvrit la porte et se pencha pour mieux entendre. Un bruit imperceptible monta jusqu'à lui. Il s'habilla doucement, prit son revolver d'une main, sa lampe de l'autre, et s'engagea dans l'escalier, dont il descendit les degrés avec une sage lenteur, s'arrêtant dès que cessait le bruit qu'il entendait.

Enfin, arrivé à la dernière marche, il posa sa lampe et ouvrit brusquement la porte qui donnait sur son cabinet.

—Si vous faites un pas, dit-il, je vous tue tous les trois comme des chiens.

Ils s'arrêtèrent, et virent un homme qui braquait sur eux le canon d'un revolver de gros calibre.

L'Amadou, qui était le plus près de la fenêtre, et qui se trouvait le premier menacé, se laissa tomber à plat ventre ; Ginglard demeura cloué au sol comme un chien qui arrête un gibier ; Bouteleux resta debout, gardant encore à la main les outils dont il se servait.

Tout en les tenant en respect, Morinval, car c'était lui, se dirigea vers son bureau, sur lequel il posa sa lampe, et derrière lequel il se retrancha.

—Ah ! fit-il en ricanant, vous n'aviez pas tout prévu, mes gaillards ! Comment ! vous, des voleurs entreprenants et peut-être habiles, vous n'avez pas gardé la porte qui, par un escalier dérobé, conduit à ma propre chambre.

—Nous ne l'avions pas vue, répondit Bouteleux, qui croyait s'excuser. Elle est si bien perdue dans la tapisserie...

—Ferme cette fenêtre, ordonna Morinval à Ginglard qu'il mit en joue.

Celui-ci obéit en tremblant de tous ses membres.

—Vous le voyez, fit l'avocat qui tenait toujours son revolver à la main, je puis vous tuer ou vous faire arrêter à mon choix. Voici un pistolet qui porte à six cents mètres, et qui porte juste, et voici un cordon de sonnette qui pend là, au-dessus de mon bureau, au moyen duquel je puis appeler Joseph et mettre sur pied tous mes domestiques. Donc, de toutes façons vous êtes perdus. Cependant je suis tenté de bénir le sort qui vous a conduits chez moi.

Les trois écumeurs étonnés relevèrent la tête et se reprirent à espérer.

—Voyons, fit débonnairement Morinval, vous étiez venu ici pour me voler, n'est-ce pas ?

Personne ne répondit à cette question.

—Ah ! parlez ! dit l'avocat d'un ton menaçant ou je me fâche.

—Parbleu ! répliqua Bouteleux. Comme c'est malin à deviner !

—Eh bien ! reprit l'avocat, soyez francs. Combien espérez-vous trouver d'argent dans cette caisse ? Je ne parle pas des valeurs dont vous n'auriez pas pu vous défaire, bien entendu ; je ne parle que d'or et d'argent.

—Dame !... balbutia Bouteleux. Je ne puis pas savoir...

—Deux, trois, quatre, cinq mille francs...

—Peut-être plus, hasarda l'écumeur.

—Mettez-en dix, c'est tout ce qu'il y a pour aujourd'hui, je vous l'affirme, car ce n'est que demain que je touche mes revenus.

Bouteleux échangea avec ses amis un regard de regret.

—Eh bien ! poursuivit Morinval, ces dix mille francs sont à vous, si vous les voulez.

—Allons donc ! se récria Bouteleux, c'est une blague.

—Rien n'est plus sérieux, je vous le jure !

Ginglard et l'Amadou, qui s'étaient tenus au second plan, se rapprochèrent subitement.

Quant à Morinval, il souriait avec confiance. Il avait enfin trouvé le moyen qu'il avait inutilement cherché pendant toute la journée. Le même hasard qui avait servi Raphaël allait servir Morinval. Ce n'était que justice.

—Eh bien ! voyons, demanda Bouteleux. De quoi s'agit-il ?

—Il s'agit d'aller prendre une feuille de papier qui m'appartient, et de me la rapporter.

—C'est donc quelque chose qui a de la valeur ?

—Nécessairement ; c'est un reçu.

—Qu'on vous a pris ?

—Justement.

—Et qu'on veut vous faire payer deux fois, peut-être bien ?

—C'est évident.

—A quelle somme s'élève-t-il donc ?

—A quatre cent mille francs.

—Diable ! fit Bouteleux qui tressaillit, je comprends... ça en vaut la peine ! Mais où diable est-il ce reçu ?

—Il est chez un jeune homme qui habite seul avec sa mère un petit logement de la rue de Venise, et qui travaille comme ouvrier dans un atelier du Marais.

—Un ouvrier, dites-vous ? Alors, il part de chez lui tous les matins à cinq heures ou cinq heures et demie.

—C'est probable.

—Et la mère, que fait-elle ? interrogea Bouteleux, qui calculait déjà toutes ses chances de réussite.

— La mère ne fait rien, je crois, mais il est facile de l'éloigner.

— Ça, ce n'est pas embarrassant, fit l'écumeur. Ce qui nous gênera le plus, c'est qu'il faut opérer en plein jour, puisque c'est le seul moment où ce jeune homme est absent de chez lui. Cependant on verra... on avisera...

— Oh mais ! il n'y a pas un instant à perdre ! fit observer Morinval. Demain matin, à onze heures, il serait trop tard.

— Mais demain matin, c'est aujourd'hui, c'est tout à l'heure ! s'écria Bouteleux.

— Oui, vous avez juste le temps d'arriver à Paris et de vous mettre en campagne.

— Dans ce cas, c'est impossible, dit nettement Bouteleux.

— Voilà ce que je n'admets pas, répliqua vivement Morinval. Vous comprenez bien que, si je vous fais grâce de la vie, si je vous rends votre liberté, et, si, par-dessus le marché, je vous donne dix mille francs, ce n'est pas pour une chose si simple et si facile que d'aller voler un chiffon de papier au jour et à l'heure qui vous conviendront. Or, l'ouvrier dont je vous parle est dépositaire de ce reçu et ne doit le restituer qu'à midi à son véritable propriétaire. Il faut donc absolument qu'avant midi ce papier soit chez moi, ou le marché que je vous propose devient absolument inutile, et je vous fais arrêter. Choisissez.

A ces mots, Morinval saisit de la main qui restait libre, le cordon de sonnette placé en face de lui, tandis qu'il posait l'index de la main droite sur la gâchette de son pistolet.

— Arrêtez ! cria Bouteleux. Si réellement ce n'est pas plus difficile que ça, un dernier mot, s'il vous plaît ? Est-ce à vous-même que nous devons rapporter ce reçu ?

— A moi-même.

— Et c'est vous qui compterez l'argent ?

— A l'instant même.

— Alors dites-nous comment s'appelle ce jeune homme ?

— Raphael Desarceaux.

— Et il demeure...

— Rue de Venise, numéro sept, au troisième.

— Savez-vous dans quel meuble il serre ses papiers ?

— Je l'ignore. C'est à vous de le découvrir.

— Bien ; on tâchera.

Et Bouteleux fit un mouvement pour s'éloigner.

— Ah ! j'oubliais, dit Morinval. Si, par hasard, vous ne trouviez dans aucun tiroir le reçu en question, n'oubliez pas de visiter et d'ouvrir par n'importe quel moyen l'accoudoir de droite d'un grand fauteuil à la Voltaire.

— Bon ! fit Bouteleux. Maintenant, pour qu'il n'y ait pas d'erreur, au nom de qui est-il fait, ce reçu ?

— Au nom du baron Henri de Savenay.

— Suffit. Donnez-nous seulement de quoi déjeuner, et je me charge du reste.

Morinval tira de sa poche un louis qu'il jeta sur le bureau.

— Tout ça ! dit Bouteleux avec une nuance de dédain.

— C'est quinze francs de plus qu'il ne faudrait pour vous griser, répondit Morinval et je n'entends pas cela.

— Soyez tranquille, nous remettrons la chose à demain si le coup réussit, promit Bouteleux. Pour aujourd'hui, il n'y a pas de danger.

— Alors vous êtes libres, dit l'avocat en leur montrant la fenêtre. Et surtout qu'on ne vous voie pas !

La recommandation était inutile. Les trois écumeurs ôtèrent poliment leur casquette et déguerpirent. Au bout de cinq minutes, tout était rentré dans le silence.

Sans prendre aucun repos, alléchés par la somme énorme qui leur avait été promise, les trois complices se mirent en route vers Paris. Au bout de deux heures de marche, ils franchissaient l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile et se dirigeaient vers les Halles.

Non seulement ils étaient à proximité de la rue de Venise, mais encore ils étaient sûrs de trouver un cabaret ouvert, et de s'y reconforter copieusement, en attendant le moment d'exécuter leur coup de main. En effet, à cinq heures, ces trois messieurs avalaient des huîtres et les arrosaient de chablis.

C'était précisément l'heure où Raphael sautait à bas du lit. Depuis l'instant où il était revenu de Croissy, il n'avait pas quitté la maison.

Il n'avait rien caché à sa mère, ni les dispositions bienveillantes dans lesquelles il avait trouvé son oncle, ni les propositions qu'il en avait reçues.

Madame Desarceaux était profondément triste. Elle sentait que son frère était bien définitivement mort à tous les sentiments d'honnêteté. Or, il faut bien l'avouer, ce n'était pas sans regret qu'elle voyait perdue pour son fils la fortune à laquelle il pouvait prétendre jusqu'alors.

L'héritage de son oncle échapperait donc à Raphael, comme l'héritage de son père avait échappé à Antoinette, et cela toujours pour le même sujet, pour le même homme, pour le baron de Savenay !

Car c'était lui et nul autre, qui avait amoncelé sur la famille Desarceaux toutes ces catastrophes ! C'est à cause de lui que le négociant n'avait pas été secouru par Morinval, à cause de lui qu'il était mort, à cause de lui que sa femme avait été déshéritée, à cause de lui que son fils le serait encore. Voilà une amitié qui coûtait cher !

Pourtant le devoir était bien tracé. Il n'y avait pas moyen de se soustraire aux obligations qu'il imposait. A midi, Raphael irait reporter au gentilhomme le titre que la Providence avait mis entre ses mains.

Mais Raphael était parti depuis près de deux heures quand on frappa doucement à la porte.

— Si c'était Morinval ! s'écria la pauvre femme.

Mais sa déception fut cruelle, lorsqu'elle eut ouvert la porte, on apercevant un homme assez mal mis.

— Est-ce bien ici que demeure m'ame Desarceaux ? fit-il.

— C'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Hélas ! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de votre fils.

— Mon fils. Que lui est-il donc arrivé ?

— Pas grand'chose, madame. Cependant, en allant chez un client pour le compte de son patron, il a été renversé par une voiture et...

— Il est blessé ?

— Légèrement, rassurez-vous, mais assez pour que l'on n'ait pu le transporter immédiatement.

— Où est-il donc ?

— Avenue de l'Impératrice, 42, dans la maison où il a été recueilli.

— Merci ! dit la malheureuse mère, qui se couvrit à la hâte de son châle et de son chapeau.

FIN.

LA TROISIEME PARTIE A POUR TITRE

PERE ET FILS

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 18 AVRIL 1888

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

A partir du 12 Avril prochain, \$600 de primes par an.

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et délaissant toute compétition.

- Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.
- de Chemises de couleur, 25 cts.
- 42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.
- Gants de kid, à choisir, 23 cts.
- Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.
- 600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habilllements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.
Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c.
Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c. 75c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.
DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE
1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871
MONTREAL

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE
BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT
LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE
798, RUE STE-CATHERINE

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Éditeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, Jaquettes, etc, etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.
Adressez: J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

L'ÉDITION HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE
est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada, tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.

Pour abonnement, adressez :

WURTELE & Cie, Propriétaires,
1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

ÉTRENNES !

Calendriers à Effeuille "Ephémérides" POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHÂRMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " " " "	plus petit	40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRÈRES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

- AMOUR ET CRIME, 1er vol., 15c.
- LA HAINE, 2e vol. - 15c.
- LES ORPHELINES - 15c.
- L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35c.
- LE CHOLERA - 5c.
- LE TRAITÉ DU CHEVAL - 5c.
- TROIS ANS EN CANADA - 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.
S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

HORACE PEPIN, L.D.S. CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

Vous aurez une chance de gagner une prime à partir du 12 Avril 1888.

PRIMES ! PRIMES !!

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au tirage. A partir du 12 Avril, nous offrirons des PRIMES qui seront distribuées par voie de tirage au sort dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - \$200.00

POIRIER, BESSETTE & CIE

1510, RUE NOTRE-DAME.

Propriétaires de la BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

La Bibliothèque a Cinq Cents

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN, \$2.50. 6 MOIS, \$1.25. Le Numéro, 5 CENTINS

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires.—Boite B.P. 138

NUMEROS PARUS :

La Femme au doigt coupé
Les Trois Chercheurs de pistes
La Perle Noire
Tolla
L'Abîme
Le Banquier des Pirates, 1re série
L'Archipel en feu, 2e série
Tancrede de Rohan
Nora
Le Petit Vieux des Batignoles
L'Épave du Cynthia, 1re série
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série
La Rose Blanche, 1re série
Le Dernier des Enfants d'Édouard, 2e sér.
L'Incendiaire
Un Duel au Désert
Le Pêcheur de Perles, 1re série
Les Frères de la Côte, 2e série
Les Voleurs de Chevaux, 1re série
La Chasse aux Brigands, 2e série
Le Peau Rouge, 3e série
Le Crime de Pierrefitte, 1re série
La Révélation, 2e série
Coloniba, 1re série
La Vengeance Corse, 2e série
Le Fou Yégo, 1re série
L'Invasion, 2e série
Le combat de Falkenstein, 3e série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
La Fille de Margared, 2e série

L'Héritage Fatal, 1re série
Le Jettatore, 2e série
Le Diamant Caché, 1re série
Camille, 2e série
Le Testament du Commandeur, 3e série
Une Famille Corse
La mort de Pierre Duvernay, 1re série
La Folle, 2e série
Le Sacrifice de Germaine, 3e série
La Vengeance, 4e série
La Justice de Dieu, 5e série
L'Honnête Criminel
Le Bureau de Poste de St-Martin-les
Monts, 1re série
Bon sang ne peut mentir, 2e série
Valérie, 3e série
Une Évasion à la Guyane, 1re série
Les Millions du Nabab, 2e série
L'Arme Révélatrice, 3e série
Le Comte d'Olligny, 4e série
Le Parricide, 5e série
Vingt ans à la Bastille
Nélda
Ginevra
La Chasse à l'Héritage, 1re série
Le Bal Masqué, 2e série
Les Deux Sœurs, 3e série
Le Revenant, 1re série
Tom Sandons, 2e série
L'Œil de Vichnou, 3e série

L'homme à l'oreille cassée, 1re série
Le colonel Fongas, 2e série
Veu de Haine,
1re série, Le Chat du bord
2e série, La "Brûle-Gueule"
3e série, Philopen le Poalpican
4e série, Chouans et Républicains
5e série, A coups de fusil
6e série, L'Enlèvement de Jeanne
7e série, Kernos
8e série, A la Baïonnette
9e série, Le secret de Philopen
10e série, Crochetout
Le dernier des Trémolin
Le mangeur de Poudre
L'assassinat de Versailles
Le crime de la rue Saint-Laurent
1re partie, Le Meurtre
2e partie, La chasse à l'homme
3e partie, L'Expiation
La Mort d'un Forçat :
1re partie, L'Évasion du Bagne
2e partie, Forçats et Gendarmes
3e partie, La Mort de Rouget
Le Condamné à Mort :
1re partie, Le Mort Ressuscité
2e partie, L'Echafaud
Les Ecumeurs de Rivières :
1re partie, Les Débats du Bossu
2e partie, A la Recherche de son Père